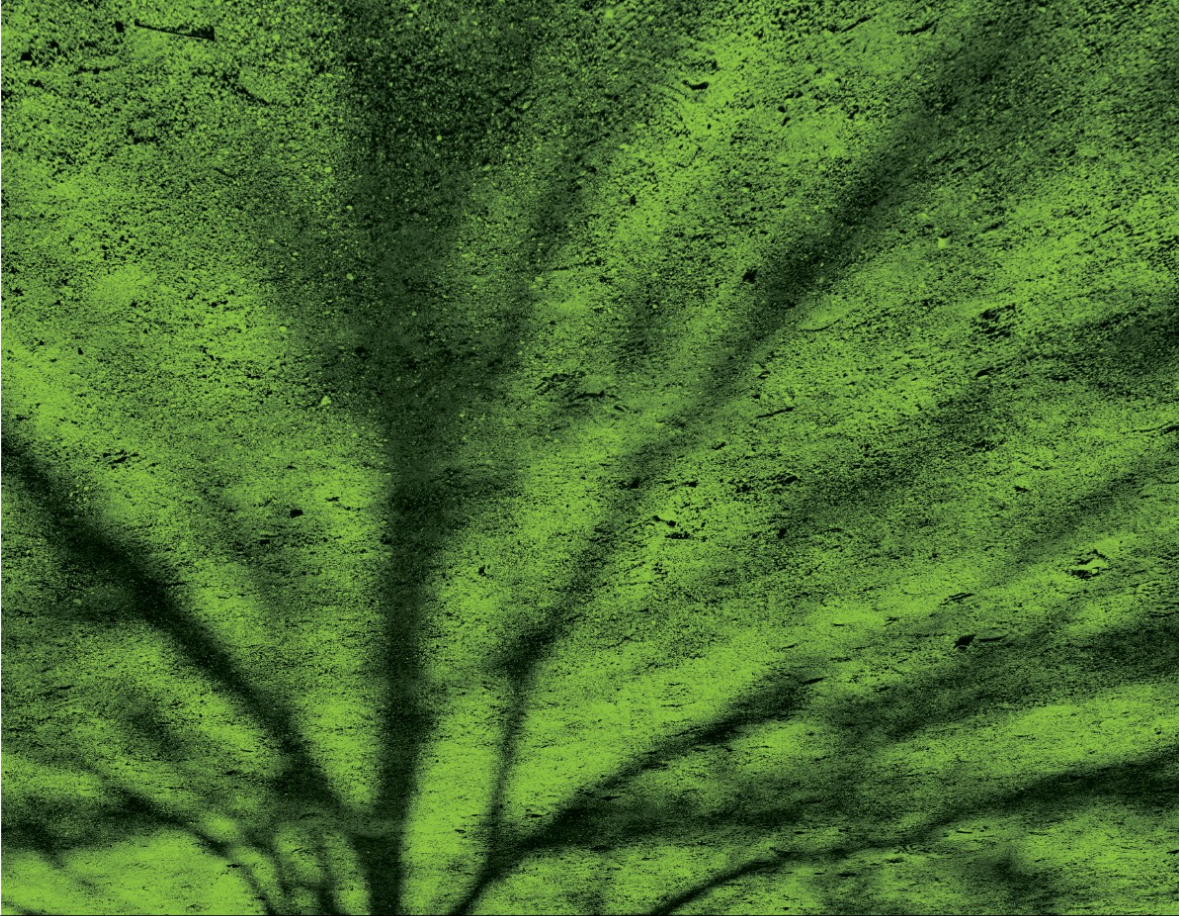




Liberté • Égalité • Fraternité  
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

MINISTÈRE  
DE LA TRANSITION  
ÉCOLOGIQUE  
ET SOLIDAIRE

MINISTÈRE  
DE LA CULTURE



# Enquête sur une partie de la patte avant

et les autres nouvelles lauréates du concours  
"Repenser notre relation à la nature à l'heure de la sixième extinction"



## Editorial

« *Repenser notre relation à la nature à l'heure de la sixième extinction* » tel était l'appel lancé par le ministère de la Transition écologique et solidaire, en partenariat avec le ministère de la Culture, auquel ont répondu, dans le cadre d'un concours de nouvelles, près de 200 citoyens, de tous les âges et tous les horizons.

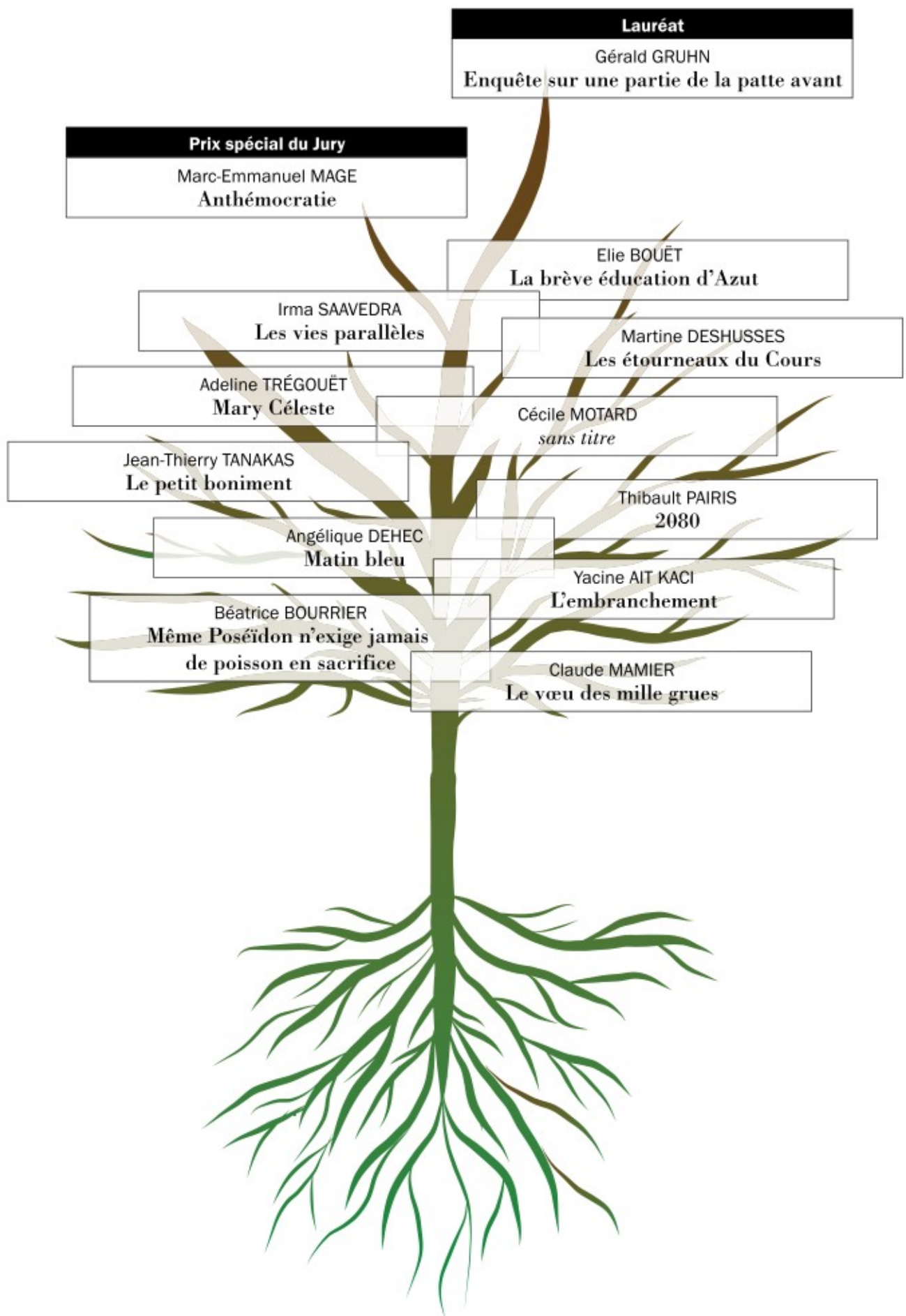
Alors que la « *sixième extinction* » se poursuit, silencieusement, en France et dans le monde, un changement d'échelle dans la politique de protection de la nature est nécessaire. C'est ce que marque le Plan biodiversité présenté par le Premier ministre en juillet dernier : la lutte contre l'érosion de la biodiversité constitue une priorité de l'action du gouvernement au même titre que la lutte contre le changement climatique.

Mais pour opérer les changements indispensables, nous devons nous appuyer sur la sensibilité croissante des Français aux enjeux de la biodiversité et sur la mobilisation de l'ensemble des acteurs (associations, collectivités, entreprises, etc.).

En permettant une prise de conscience sensible de ce qui se joue dans l'érosion de la trame vivante de notre environnement, la littérature peut nous convaincre, collectivement, de cette nécessité d'agir sans tarder pour protéger la nature, notre patrimoine commun.

Je me réjouis que cette opération ouvre de nouvelles perspectives dans la manière d'appréhender le rôle et la place de l'homme dans sa relation à la nature.

François de Rugy  
Ministre d'État,  
Ministre de la Transition écologique  
et solidaire



# Repenser notre relation à la nature à l'heure de la sixième extinction

## Le contexte

La biodiversité, les écosystèmes et les services rendus par la nature, ou encore le biomimétisme font partie des priorités de l'action politique du gouvernement. Mais la transition écologique et solidaire va au-delà de ces sujets savants. Elle nécessite de repenser en profondeur notre relation à la nature, d'interroger et de transformer nos habitudes, notre sensibilité et notre culture. La littérature peut, elle aussi, nous aider à nous représenter cette transition pour mieux l'opérer.

Dans ce cadre le ministère de la transition écologique et solidaire, en partenariat avec le ministère de la culture, a organisé un appel à écriture de **Nouvelles** entre le 27 mai et le 15 août 2018.

Treize nouvelles ont été sélectionnées pour leur qualité littéraire par un jury indépendant de personnalités du monde littéraire et artistique. « Enquête sur une partie de la patte avant » de Gérald Gruhn, a été désignée comme lauréate et un prix spécial du jury a été décerné à « Anthémocratie » de Marc-Emmanuel Mage.





## Le mot du jury

Aglaë, Aissa Sissoko, Bastien, Jean, Camille, Moussa Sidibé, Robert Dackini et ses enfants Georges et Ada, Nara, Kersen, papy Kevin, Pipo Sforza et son fils Nino sont autant de personnages qu'il nous a été donné de rencontrer au fil de la lecture des nouvelles que nous avons sélectionnées. Avec humour, gravité et beaucoup d'imagination, les auteurs nous ont offert de partager leurs histoires, leurs espoirs, leurs prises de conscience qu'il existe une communauté de destin entre l'humanité et la biodiversité. La Nature, tantôt généreuse, parfois rebelle, violente aussi, mais résiliente, reste souvent le personnage principal et commun à toutes ces histoires. Chacune d'elles nous rappelle que prendre soin de la nature, c'est prendre soin de nous, que sauvegarder la biodiversité peut nous sauver la vie et garantir notre avenir. A la suite de nos lauréats, nous vous suggérons de considérer l'infime partie d'une antilope-licorne qui est en vous, et de donner la parole au Grand Hamster d'Alsace en pariant sur l'émergence d'une Anthémocratie.

### La composition du jury :

**Sandrine Bélier**, directrice de l'association Humanité et Biodiversité

**Geneviève Brisac**, écrivaine et éditrice

**Eric Dussert**, critique littéraire et éditeur

**Sylvie Granotier**, actrice et scénariste de télévision et de cinéma

**Ismaël Jud**, écrivain, chercheur et metteur en scène de théâtre

# La nouvelle gagnante





# Enquête sur une partie de la patte avant



*par*  
*Gérald Gruhn*

La patte avant qui nous intéresse est accrochée à une antilope-licorne affaiblie qui ne peut s'enfuir assez vite pour éviter la capture. Un tigre à dents de sabre rattrape la fugitive et bondit. La proie s'écroule sous le choc et le félin plante ses crocs dans la gorge de l'animal. Disparue l'antilope. Le tigre reprend son souffle, puis entame son festin.

Depuis le ciel, une escadrille de charognards surveille la scène. Affamés, les oiseaux maladroits se posent en paquet autour du massacre. La dizaine de vautours rouges patiente à quelques mètres du cadavre, mais la faim leur donne du courage. Un régiment de becs avides se jette sur la bête morte alors que le félin fouille les chairs à l'intérieur de la cage thoracique de la proie. Des odeurs de fauve, de peur, de volaille mouillée et d'herbe foulée flottent sur la curée.

Le tigre sort la tête du poitrail de l'antilope avec un trésor sanguinolent entre les crocs et abandonne sa proie pour déguster le cœur de l'animal dans un bosquet. Disparu le tigre.

Le morceau de chair qui nous intéresse se trouve encore dans la patte avant du cadavre allongé dans la prairie. De longs becs crochus et puissants lacèrent sa peau, déchiquettent les muscles fibreux. Un charognard à l'œil crevé avale d'un trait la parcelle anatomique objet de notre enquête. Le minuscule morceau de patte avant se cale dans l'estomac et les sucs gastriques se glissent entre les fibres de la viande.

Le soir venu, la compagnie des charognards reprend les airs. Le ventre lourd, les grands oiseaux se laissent porter par les courants d'air chaud et se posent enfin sur la potence d'un arbre mort pour passer la nuit à l'abri des prédateurs.

Le morceau de la patte avant de notre enquête est désormais digéré. La majeure partie de la chair est assimilée, restent quelques résidus éjectés dans une fiente. Plaf ! La matière fécale s'écrase au sol quelques mètres plus bas. Au matin, disparus les vautours rouges.

Une paire de jours passe où la déjection sèche au soleil.

Puis la pluie vient enfin, de grosses gouttes s'abattent sur la plaine. Les excréments se gonflent d'eau, puis se désagrègent sous le martèlement de l'orage. Le morceau de patte avant qui nous intéresse n'est alors plus qu'une infime particule moléculaire invisible. La matière sans vie percole dans la nuit du sol et s'infiltré par gravité entre les grumeaux de l'humus.

Profitant de l'humidité qui succède à une longue période de sécheresse, les bolets vert-de-gris colonisent l'espace souterrain en quelques heures, tissant rapidement leur réseau mycélien, des minuscules filaments bien plus fins qu'un cheveu. Absorbée par osmotrophie, l'infime partie de la patte avant transite en sous-sol sur une dizaine de mètres, pour être transmise à la radicelle d'un arbre en échange de quelques molécules de sucre. Disparus les bolets vert-de-gris.

Aspirée par les cellules racinaires, la particule progresse sous l'écorce. Le tronc, puis les branches du houppier, les brindilles et enfin les frondaisons, la partie de la patte avant se stabilise dans le pétiole d'une feuille, à la cime d'un grand acacia à fleurs sessiles.

Exposée aux rayons dardant du soleil, la merveilleuse usine à photosynthèse de la feuille travaille pendant toute la belle saison. Puis à l'automne, la feuille sèche, se racornit et tombe au début de l'hiver, arrachée par le gel qui mord la nature endormie entre ses crocs glacés. Disparu l'acacia à fleurs sessiles.

Une importante couche neigeuse recouvre immédiatement la feuille recroquevillée. Le végétal se tasse et se soude aux feuillettes de la litière. Grâce à sa structure chimique, le pétiole va résister ainsi deux années durant tandis que les parties tendres du limbe disparaissent d'abord, laissant un squelette de dentelle blanche. Serrées entre plusieurs strates foliaires, les nervures se décomposent lentement et l'infime morceau de patte avant qui nous intéresse finit par se décrocher de son support végétal.

Vers la fin d'un été chaud, la particule est ingurgitée par un ver de terre à petits anneaux qui ouvre des galeries souterraines de sa bouche, se glissant dans le monde sans yeux au gré des convulsions de son corps mou. La minuscule particule de patte avant progresse à l'intérieur de l'intestin de l'invertébré. Éjectée par l'anus du lombric, la molécule de matière organique se lie à un feuillet d'argile par l'effet de forces microélectroniques. Disparu le ver à petits anneaux.



L'infime partie de notre enquête patientera encore quelques années ainsi, côtoyant l'enveloppe chitineuse d'un scarabée mort dans l'obscurité du sol, disparu le carabe, avant que l'hyphe d'une amanite ne l'aspire encore dans le cycle du carbone qui fait tourner la vie en une ronde compliquée.

Transitant par le système racinaire d'une orchidée *subdulcis*, la particule reprend son chemin vers la lumière. Les aiguillages cellulaires tentent d'imposer un nouveau destin photosynthétique à la minuscule partie de la patte avant, mais les hasards s'inclinent parfois face à des coups du sort plus puissants : un gigantesque incendie ravage les forêts de ce coin de terre. Les flammes passent en trois minutes à l'endroit où fleurit l'orchidée de la patte avant. Disparues l'amanite et l'orchidée *subdulcis*.

Le feu réduit en cendre la feuille qui retient notre minuscule particule. L'objet de notre enquête est aspiré par un tourbillon de l'air, flotte maintenant dans un ciel compact. Le nuage gris s'étire, les plus lourdes cendres dégringolent, mais notre infime morceau de patte reste le jouet des vents, à chaque fois remonté dans le ciel par de nouveaux courants ascendants. Notre poussière calcinée traverse ainsi deux océans et trois continents avant de se souder à un minuscule glaçon au cœur d'un monstrueux cumulonimbus. Elle tombe enfin sous forme de grêle sur un vaste plateau d'altitude, à la surface d'une tourbière.

Dans ce milieu humide, les réactions anaérobies sont lentes, la matière se stocke sous la forme d'épaisses couches noires. Ainsi, pendant plusieurs milliers d'années, la minuscule partie de la patte avant reste l'otage d'une prison gorgée d'eau, coincée entre les anfractuosités d'un grain de pollen de résineux.

Puis, à l'occasion d'un vaste réchauffement de la planète, le marécage d'altitude se transforme. L'éponge de la zone humide perd son eau et quelques arbustes colonisent le champ de tourbe. Les ligneux précipitent l'assèchement de l'épaisse couche de sphaigne, et les myrtilles prolifèrent bientôt sur ce plateau battu par les vents. Disparues les tourbières.

Une profonde racine prolongée par les cellules symbiotiques des champignons mycorhiziens assimile de nouveau l'insignifiante partie de la patte avant. En ce nouvel été, l'ancienne parcelle de vie déjà tant de fois recyclée participe à la construction d'une fleur de myrtille, exactement au cœur d'un pistil. Fécondé par une abeille sauvage, le fruit se gonfle et forme une baie gorgée de sucre. Disparue l'abeille sauvage.

La myrtille qui contient la particule de notre enquête manque de se faire délicatement cueillir par les lèvres d'un renard roux, mais pan ! un coup de fusil abat l'animal jugé nuisible. Nouvel hasard et disparu le renard roux.

Le fruit sera arraché par un peigne et jeté en vrac dans un grand panier. De retour à la maison, la myrtille se colle à l'osier et échappe à la confiture. Quelqu'un range le panier dans l'appentis au fond du jardin, le petit fruit rond tombe dans le potager, au moment exact où un mammifère humain de sexe masculin retourne la terre pour l'hiver. D'un coup de bêche, la particule sombre de nouveau dans le monde sans lumière et patiente encore jusqu'au printemps.

Aux beaux jours, le fruit est décomposé par les bactéries. Disparue la myrtille. L'hyphe d'un champignon aspire une dernière fois la minuscule partie de la patte avant et l'ancien lambeau de chair qui nous intéresse est maintenant immobilisé dans une plante vasculaire. Le cycle de la vie transforme les particules élémentaires, les redistribue aux vivants pour tenter de les soustraire au minéral qui les accapare dans l'abîme des temps géologiques.

À nouveau, et sans l'intervention d'un dieu, les hasards de la nature réservent à notre infime parcelle de patte avant une place dans un fruit potager de forme allongée, vert et fin, variété garantie sans fils.

Après quelques jours de mûrissement au soleil, de soins attentifs de la part d'un jardinier consciencieux, le haricot est cueilli, puis cuit à la vapeur pendant dix minutes. Un autre mammifère mange le légume avec plaisir, disparu le haricot, toute la famille aime les bons produits du potager de grand-père, parce qu'ils sont sains, ils ont poussé sans engrais chimiques ni pesticides.

Assimilé par l'intestin du mammifère, l'infime partie de la patte avant est maintenant constituée de deux simples atomes, souvenir d'un temps où l'homme n'existait pas sous la forme que nous lui connaissons. Les jumeaux de carbone transitent dans le réseau sanguin sous la forme d'un sucre. Les deux derniers atomes encore solidaires de la patte avant se séparent alors dans une cellule de la rétine d'une personne que vous connaissez bien, à l'instant même où son œil parcourt les quelques dernières lignes de l'histoire de l'infime partie de chair d'un animal dévoré depuis plusieurs milliers d'années. Ce qui sombre dans l'abîme est sans cesse recyclé.

Ô magnifiques frères et sœurs, mammifères de l'espèce humaine issus des recyclages successifs de tous les atomes tombés par hasard dans l'immense poubelle de la vie, nous étions fruit sucré, tigre, vautour, feuille d'acacia ou bolet vert, espèces maintenant disparues. Serrons-nous les coudes et les atomes, et regardons au-delà du bout de notre nez en espérant ne pas trop devenir sac en plastique. Et si l'avenir nous enferme au cœur d'une pile alcaline longue durée, demandons pardon à l'infime partie de la patte avant de cette antilope-licorne qui nous a prêté sa chair pour que nous devenions si modestement... nous-mêmes.



## **Le prix spécial du jury**



# Anthémocratie

par

Marc-Emmanuel Mage

Le 16 août 2018 resta le plus grand jour de l'histoire de l'humanité, ou plutôt de l'histoire tout court. Ce jour-là, alors qu'il travaillait sur une algue, *caulerpa loquax* aux propriétés que les revues spécialisées présentaient comme hallucinogènes, Moussa Sidibé, ingénieur au ministère de la Transition écologique et solidaire, se mit à entendre des voix dans son laboratoire.

– J'ai trop forcé la dose, pensa-t-il.

La cacophonie était telle qu'il ne s'entendait plus penser. L'hallucination était d'autant plus étrange que les voix lui parlaient en bambara, la langue de sa maman, qu'il n'avait plus entendue depuis que celle-ci avait immigré en Europe.

Sidibé essaya de retrouver le processus qui l'avait mené jusqu'à la libération de cette substance hallucinatoire. Dans un premier temps, il avait extrait une enzyme que produisait en grande quantité *la caulerpa loquax*. Dans un deuxième temps, il s'était rendu compte que cette enzyme avait une propriété exceptionnelle, qu'il avait nommée le *gluonisme*. Dès qu'elle entrait en contact avec une molécule externe, elle s'introduisait dans cette molécule ou s'y agrippait sans changer ses propriétés. Il était dans la troisième phase de son expérimentation quand il s'était mis à entendre ces fameuses voix.

– L'enzyme doit libérer des composés volatils, conjectura-t-il. Aussitôt, il entendit une réponse, en bambara :

– Non, tu entends juste ma voix et celle des autres êtres vivants.

Sidibé tourna sa tête vers GHA, le **g**rand **h**amster d'**A**lsace qu'il avait sauvé récemment d'un projet autoroutier autour de Strasbourg et qu'il devait réintroduire le lendemain dans la faune.

- Ce n'est pas GHA que j'aurais dû t'appeler, mais GHB !
- Très drôle, Sidibé, tu aurais dû faire la medersa du rire. Ecoute-moi bien, Sidibé. Tu viens de découvrir grâce à *caulerpa loquax* le moyen de communiquer avec tous les êtres vivants de la planète. Tu vas être quelque temps notre traducteur scientifique, le temps que le monde entier apprenne le bambara. Fais venir ton chef de service.

Sidibé se gratta la tête. Comment présenter la chose à son boss alors que la veille il avait essuyé un refus sur une subvention qu'il lui réclamait. Devant le bureau de son directeur, Sidibé hésita longtemps. Enfin, il frappa discrètement du bout des doigts.

- Entrez ! cria le directeur d'un ton peu amène.

Sidibé entrebâilla la porte.

- Encore vous Sidibé ? Vous pourriez pas m'envoyer un mail comme tout le monde ? Kein Geld mehr. plus de sous, no flous !!!! En quelle langue dois-je vous le dire ?

Vexé, Sidibé rétorqua.

- Essayez le bambara !
- Vous vous foutez de ma gueule, vous voulez que je parle cette langue de.....

Se rendant compte qu'il allait franchir la limite, le chef de service, M. Kinedy s'arrêta net.

- Vous m'avez enregistré ?
- Je ne sais pas, insinua Sidibé. Mais venez voir.

Dans ses petits souliers, le chef de service suivit Sidibé dans son labo.

- Vous me promettez que vous effacerez cette bande, hein ? Je ne suis pas raciste, vous le savez bien. J'ai toujours eu des amis noirs.

Dans le labo, Youki, le chien de Sidibé, aboya et tenta de faire la fête au directeur. Celui-ci le repoussa violemment, et Youki, la queue frétilante d'alléance et d'allégresse, se tourna vers son maître.

- Papa, on va faire une petite promenade ? Ton chef, il m'aime pas.

Sidibé flatta l'encolure de Youki en le regardant avec amour. Le directeur, interloqué regarda Sidibé :

- Je vous ai déjà dit de ne pas l'amener ici. Il contamine tout avec ses sales pattes. Mais ma parole, votre chien parle comme une vache espagnole ! Ce n'est pas possible, je suis en train de devenir fou. Il ne manquait plus que ça.
- Justement, il ne lui manque que la parole, c'est ce que j'ai toujours dit.
- Vous pouvez me dire ce qui se passe ?
- J'étais en train de travailler sur l'algue *caulerpa loquax* quand j'ai isolé le *gluon*, une enzyme qui est capable de se coller sur n'importe quelle autre cellule.
- Quel rapport avec votre chien qui parle ?
- J'allais y venir.
- Trop tard. Bouclez-moi ce labo pour éviter que ce champignon hallucinogène ne se répande.
- Sauf votre respect, une algue n'est pas un champignon.
- Je m'en contrefiche, bouclez-moi ce labo.
- Je vous ferai remarquer que, étant donné que nous y sommes entrés, les procédures veulent que nous y soyons nous aussi confinés.

Pendant cette discussion entre membre éminents de la communauté scientifique, Youki avait franchi le seuil du labo, jetant des regards énamourés vers son maître :

- Allez, on part pour un petit tour ! On y va ?
- Rattrapez ce chien qui parle ! hurla le directeur en le poursuivant. Il va contaminer tout le bâtiment.

Sa secrétaire appela en urgence l'hôpital psychiatrique le plus proche, et M. Kinedy y fut enfermé pour quelques jours de repos bien mérités. Quant à Sidibé, il accompagna Youki jusqu'au parc de l'Orangerie. Sur son passage, toutes les plantes et tous les animaux se mettaient à parler en bambara. Inexplicablement, seules les mésanges se mirent à zinzinuler en romagnol de Rimini, ce qui fit de ce dialecte italien la 2<sup>de</sup> langue la plus parlée du parc, puis du monde entier.

Les jours suivants, grâce aux oiseaux du parc, le langage des êtres vivants se répandit comme une traînée de poudre. Les cigognes transportèrent avec elles le bambara en Afrique où elles furent enfin comprises directement. Pendant ce temps-là, la communauté scientifique s'arrachait les cheveux pour analyser ce nouveau phénomène. Tous les Maliens de France s'enrichirent brusquement, devenant professeurs et traducteurs en quelques jours pour le compte des biologistes. Avec l'argent qu'ils gagnèrent, l'arrêt de la désertification du Sahel ne fut l'affaire que de quelques mois. On changea les programmes scolaires. L'anglais fut délaissé dès la rentrée de septembre, et tous les scientifiques se mirent à apprendre le bambara et le romagnol. Début 2019, le bambara devint avec le romagnol la langue officielle de l'ONU, qui fut rebaptisée pour l'occasion Organisation de la Nature Unie. On put enfin communiquer avec tous les êtres vivants, ce qui fit faire un saut immense pour le biomimétisme. Les abeilles obtinrent en trois jours l'interdiction définitive du glyphosate et de tous les ersatz que les compagnies chimiques étaient déjà en train de concocter pour le remplacer. Les arbres d'Amazonie poussaient des cris tellement effrayants quand on essayait de les couper à la tronçonneuse que tous les orpailleurs et braconniers cessèrent leurs activités délictueuses du jour au lendemain. La quasi-totalité des routes furent rendues à la végétation, puisque tous les félins, les ovins, les bovins et les canidés coopérèrent avec les chercheurs pour créer des voitures à 4 pattes, alimentées par l'absorption d'herbe. Les crapauds aidèrent à la construction de crapauducs, et les écureuils dessinèrent avec les ingénieurs les passerelles qui leur étaient les mieux adaptées. Les escargots vertigo définirent avec les associations de consommateurs la salade la plus bénéfique pour leur croissance dans leur milieu naturel. Avec délectation, les roses choisirent leurs robes et leur parfum. Des algues luminescentes se substituèrent à toutes les lampes LED, et elles s'éteignaient quand on le leur demandait gentiment. On collabora avec certains arbres pour qu'ils créent des abris 100% végétaux, où toute la faune pouvait s'abriter de la pluie et de la chaleur. On chargea des algues bleues d'absorber le CO<sub>2</sub> en surplus dans l'atmosphère et en moins de 5 ans, l'air avait retrouvé le taux de pureté de l'époque préindustrielle. Les gluons finirent par se reproduire avec l'ARN des êtres vivants touchés, et le processus d'acquisition du langage devint héréditaire.

De longues discussions se déroulèrent à l'ONU pour savoir quelles espèces animales et végétales allaient être admises comme membres de droit. On finit par créer des entités fictives, qui représentaient les intérêts de tous les êtres vivants qui voulaient bien se mettre sous sa bannière. Les frontières furent définitivement abolies dès 2022, et l'espèce



humaine obtint deux sièges à l'ONU à côté des autres espèces, eu égard à son éminente place dans l'histoire terrestre. Mars fut terraformée en moins de cinquante ans, et on arriva même à peupler de poissons parlants les lunes de Jupiter qui contenaient de l'eau à l'état liquide. Les carpes et les pies devisaient ensemble. On appela cette nouvelle ère l'anthémocratie, de anthème, fleur, et -cratie, pouvoir. Le *Pouvoir des fleurs* de Laurent Voulzy supplanta le chant belliciste de la Marseillaise comme hymne sportif de la région France, le sport étant le seul domaine où l'on conserva encore pour les compétitions les anciennes frontières.

Bien plus tard, on retrouva le patient 0, mais on commit une erreur, et on attribua à Youki ce qui revenait à GHA. Youki fut considéré comme le sauveur de l'humanité et de la Terre. On fondit tout l'or inutile qui dormait dans les coffres-forts et on lui érigea une statue monumentale aux côtés du Sphinx, dans l'ex-désert égyptien, qui était devenue une forêt primaire luxuriante. On proposa à Moussa Sidibé le prix Nobel de chimie, de médecine, de physique et de la Paix en 2020, mais il les refusa tous par humilité, soutenant qu'il n'avait fait qu'écouter la voix de la nature.

Dans cette tour de Babel universelle, seul le chat de Sidibé, repu de croquettes, refusait obstinément d'ouvrir la bouche. Luna regardait de ses yeux mobiles le monde bavard autour d'elle, nonchalamment allongée sur son coussin, épargnant avec magnanimité les moucherons virevoltants et les souris babillardes qui sautillaient à sa portée, sans émettre le moindre miaulement. Sidibé respectait ce mutisme têtu mais il aurait bien aimé savoir comment sa chatte noire supportait le silence des espaces infinis avec une telle tranquillité.



# L'embranchement



*par*

*Yacine Aït Kaci*

*« L'Histoire est une succession d'embranchements de choix possibles, plus ou moins souhaitables. Cette histoire raconte l'un d'entre eux. »*

New-York, septembre 2018

La soirée était fraîche sur l'East River. C'était la première fois qu'Aglaë se rendait à New-York, elle regarda son enveloppe comme pour vérifier qu'elle ne rêvait pas. L'emblème des Nations Unies était subtilement gaufré au-dessus de son nom. Aucun doute, elle était bien devant le quartier général de l'organisation, invitée à l'une des remises de prix les plus prestigieuses de la planète.

Cela faisait des années qu'elle s'était promis de se lancer et la conjonction de sa vie professionnelle et personnelle lui avait enfin donné l'opportunité de participer au concours international de récit qu'organisait depuis 40 ans l'organisation des Nations Unies.

Née tout juste 10 ans plus tard, Aglaë avait grandi bercée par ces récits du monde entier que lui racontait sa grand-mère. En effet une catégorie entière était réservée aux récits pour enfants, qui remplissaient merveilleusement leur rôle pédagogique. Elle se souvenait au mot près des aventures d'Ama, qui avait transformé avec la complicité de la fée Inari un gratte-ciel new-yorkais en gigantesque ferme verticale où cohabitaient animaux et cultures diverses et variées. C'est ainsi qu'était née sa passion pour l'agriculture urbaine en même temps que celle-ci s'était développée un peu partout dans le monde. Elle avait brillamment passé les concours et son diplôme d'ingénieure agronome en poche, elle avait passé ses dernières années à travailler à l'introduction d'espèces animales en milieu urbain favorisant une biodiversité inédite depuis des siècles. Depuis que l'automobile individuelle avait été bannie de la plupart des grandes métropoles, une partie des trottoirs ainsi que 80 % des surfaces autrefois réservées au stationnement avaient été transformées en surfaces agricoles partagées, s'ajoutant aux milliers de mètres carrés alloués aux parkings qui allaient devenir autant de terres fertiles. Les 20 % restants

restaient alloués non pas au stationnement mais à la prise en charge des livraisons et des passagers. Aglaë était devenue rapidement une des animatrices les plus assidues du jardin en bas de son immeuble auquel elle consacrait jusqu'à deux heures par jour, voire des journées entières certains week-ends. En échange de leurs efforts partagés, les habitants obtenaient des paniers méticuleusement composés qui subvenaient à la majorité de leurs besoins en fruits, légumes et céréales, ainsi que du miel et tous les produits fabriqués sur place, des biscuits aux confitures. Chacun pouvait compléter son panier avec sa carte d'agrimonnaie locale. En levant les yeux, Aglaë pouvait constater que la magie d'Ama était devenue réalité, la grande pomme ressemblant désormais à une immense forêt urbaine.

Aglaë s'installa au troisième rang de la grande salle de l'Assemblée générale. Celle-ci avait eu lieu quelques jours plus tôt, la remise de prix venant clôturer cette incontournable semaine de rencontres et de prises de décisions internationales. Le monde allait plutôt bien. Elle repensa à son histoire très particulière qui lui avait demandé près d'un an de recherche et plusieurs semaines de rédaction. Tous les samedis elle était allée rendre visite à ses grands-parents et en profitait pour partager ses avancées avec sa grand-mère. Celle-ci avait en effet été une militante de la première heure et avait largement fait sa part dans l'essor notamment des énergies renouvelables pendant toute la fin du XXe siècle. Sa propre fille allait d'ailleurs devenir une des premières conservatrices du Musée des énergies fossiles.

Aglaë avait présenté son idée à sa grand-mère de cette façon : - Mamie, imagine qu'en 1974 ce ne soit pas René Dumont qui ait été élu, mais Valéry Giscard d'Estaing ! Jeannine éclatait de rire en commençant à comprendre où son ingénieuse petite fille voulait aller. Aglaë imaginait ce que serait devenu le monde s'il avait pris un embranchement différent en 1972 après la publication du fameux rapport Meadows des chercheurs du MIT, publié par le Club de Rome. Ce rapport était une mise en garde tonitruante des conséquences qu'aurait la poursuite du modèle de croissance d'alors jusqu'à l'épuisement des ressources d'énergie, les conséquences écologiques, climatiques et sociales jusqu'à un terrible déclin mondial de la population, un véritable scénario catastrophe. La sortie du rapport marqua les esprits et la combinaison de plusieurs étés chauds et le succès mondial de quelques œuvres de fiction inspirées par les mises en garde du Club de Rome avaient sensibilisé et finalement fait basculer les

choix des électeurs dans la plupart des pays industriels, à peine sortis de l'euphorie du printemps 68.

La cérémonie commença comme chaque année avec la projection sur l'écran géant de la Terre tournant inlassablement bleue, filmée en direct depuis un satellite que la NASA avait offert aux Nations Unies, sur laquelle une phrase du célèbre astronome Carl Sagan s'affichait peu à peu dans une danse typographique « L'imagination nous emportera souvent vers des mondes qui n'ont jamais existé. Mais sans elle on ne peut aller nulle part. ». Sous les applaudissements de l'assemblée, le secrétaire général entra sur scène pour ouvrir officiellement la compétition et en présenta un bref historique. L'immense prise de conscience écologique au milieu des années 70 avait démontré toute l'importance qu'avait eu et continuait d'avoir la fiction sur l'inconscient collectif. L'Assemblée générale vota à l'unanimité en 1978 l'adoption du concours « ouvert à tous les citoyens du monde en vue de bâtir un XXI<sup>e</sup> siècle de paix, de justice et de développement pour tous ». Depuis ce sont ainsi des milliers d'histoires qui sont arrivées aux jurys successifs, dans les 7 langues officielles de l'organisation. Les fictions étaient autant de prétextes à faire évoluer le monde dans la bonne direction.

Les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> prix furent annoncés en premier, une colombienne et son histoire de communication entre les arbres et un fidjien dont le récit prenait place sur les nouveaux territoires pris à la mer, Aglaë retenait sa respiration tandis que le secrétaire général retirait la carte de la dernière enveloppe.

- Aïssa Sissoko, Mali et son incroyable nouvelle « le temps de l'abondance » !

La salle entière se leva pour saluer la jeune autrice qui monta émue sur scène et prononça un discours qui toucha au cœur toute l'Assemblée. L'Afrique était un continent en pleine révolution, sortant ainsi de siècles d'injustices et ouvrant la voie sur bien des domaines d'innovations technologiques et sociales. Aglaë ressentait un sentiment paradoxal, sincèrement heureuse pour la gagnante mais déçue malgré elle, se demandant pourquoi elle avait été invitée. Elle avait déjà partagé la bonne nouvelle avec toute sa famille et notamment sa grand-mère, qu'elle ne voulait pas décevoir.

Avant de clôturer la soirée néanmoins, le secrétaire général appela sur scène l'ancien président des États-Unis, Al Gore, qui fut également le premier lauréat du concours 40 ans plus tôt. Les deux événements n'avaient pas été sans rapport. Il salua les lauréats et annonça que cette année, le jury avait décidé d'un prix spécial du 40<sup>e</sup> anniversaire. Aglaë

se figea lorsqu'elle entendit son nom résonner dans la grande salle sous les applaudissements de l'assistance venue du monde entier. Al Gore prit la parole. « Nous sommes en septembre 2018, il y a plus de quarante ans nous avons alerté et pris la conscience qui nous a permis d'éviter le drame que raconte ce magnifique récit, l'embranchement. Sans l'action résolue de cette assemblée et de chacun d'entre vous, nous serions aujourd'hui lancés dans un changement climatique irréversible dans l'aveuglement général. Je veux saluer la précision du scénario mais aussi le magnifique espoir soulevé dans la dernière partie qui pose les bases du monde tel que nous le connaissons aujourd'hui. ».

Aglaë, sur un nuage, rendit hommage sur scène aux protagonistes du monde qu'elle avait créé, ces personnages qui se débattaient dans l'indifférence quasi-générale, du sentiment d'impuissance qui ne désarmait pas leur combat, qu'elle avait certes beaucoup de chance ce soir mais que le monde entier en avait aussi chaque jour. Alors qu'elle se rasseyait pour la fin de la cérémonie, un homme lui tendit sa carte de visite, elle eut juste le temps de lire « producer » quand il lui chuchota : « Voyons-nous rapidement, votre histoire est incroyable et ferait un film catastrophe tel qu'on n'en a pas vu depuis des décennies. Cependant nous devons creuser un peu cette dernière partie qui a un énorme potentiel et ces objectifs de développement ? » ... « Durable » compléta Aglaë. Durable.



# La brève éducation d'Azut



*par*

*Elie Bouët*

Le troupe des Martin est en deuil. Trois personnes, oui : c'est la base pour concevoir un enfant avec un patrimoine génétique correct. Le leur était un marmot en bonne forme mais, pas de bol, il s'est fait faucher par la rougeole la semaine dernière.

– Il faut avancer !

Le vendeur les rappelle au devoir citoyen pour les conforter dans leur achat. De fait; les Martin repartent avec, dans une boîte, un joli petit robot child-like qui devrait rapidement les consoler, pour qu'ils puissent reprendre le cours de leur vie, de leur production et de leur consommation. Le robot sera tout autant adorable que feu leur petit, ou même, mais ça ne se dit pas, un petit peu plus.

Le soir même, les trois parents s'asseyent ensemble autour de la boîte. Ils lisent la notice en diagonale, par sécurité et, n'y tenant plus, l'activent.

– Bonjour ! Noms, s'il vous plaît ?

– Mama.

– Papa.

– Nana.

– Mama, Papa, Nana. Enregistré, merci !

Sa petite bouille les scanne chacun leur tour, intégrant les données.

– Et moi, je m'appelle comment ?

– Ah, zut...

– Azut. Enregistré, merci !

Ils s'échangent un regard gêné. Ils ont oublié de réfléchir au prénom de leur nouveau petit trésor. Ça prendrait du temps, maintenant, d'en changer. Tant pis.

– Mon petit Azut, il est dix-neuf heures, nous allons manger. C'est Nana qui prépare le dîner ; elle gère la maison, c'est sa fonction. Moi, je suis contremaître en technologie augmentée. Et Mama est consultante en networking enhancement.

– D'accord.

– Si tu veux, mon chéri, tu peux m'aider à préparer le repas, maintenant.

– Oh oui, Nana !

Elle l'amène dans la cuisine et sort des bocaux hermétiques du garde-manger.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Des légumes et du super-poulet.

– Légumes ?

– Ce sont des végétaux qu'on fait pousser avec un peu d'eau et beaucoup d'insecticides.

– Et super-poulet ?

– C'est un animal qui fait beaucoup de viande avec pas grand chose.

– Animal ?

– Oui, c'est... Quelque chose qui bouge, qui mange, qui ressent des trucs.

– Trucs ?

– Ne t'inquiète pas. Le super-poulet est un animal très spécial. Il n'a plus de cerveau, alors il ne peut pas souffrir. Il est fait exprès pour être mangé.

– Oh ! C'est bien.

Ils découpent ensemble, joyeusement, les morceaux de carcasse. Le repas est copieux et d'un coût en ressources tout à fait raisonnable. Puis, c'est l'heure du coucher. Nana l'habille d'un adorable petit pyjama en coton.

– Je vais te lire une histoire.

– Youpi !

– Lequel tu préfères ?

– Je voudrais ce livre bleu, là, s'il te plaît.

– Ah ! Le ciel de demain.

– Oui.

– Il était une fois, une planète lointaine...

– Planète ?

– C'est une grosse boule où on vit, avec les végétaux et les animaux. Donc, il était une fois, une planète lointaine, toute belle et toute neuve...

– La nôtre aussi est toute belle et toute neuve ?

– Non. Elle est toute usée.

– Pourquoi ?

– C'est comme ça.

Le robot retient l'expression d'une frustration. Son intelligence artificielle lui permet non seulement d'éprouver des sentiments, mais aussi de calculer leur réception par l'entourage. Il est dans son intérêt de ne pas provoquer de rejet chez ses acheteurs ; difficile, toutefois, de neutraliser ses circuits émotionnels.



– Donc. Il était une fois une planète lointaine, toute belle et toute neuve. Pour y aller, les humains...

– Humains ?

– Allons, tu n'as pas ça dans ton lexique ? Ce sont... des animaux, mais différents des autres, comme Papa, Mama et moi.

– Différents ?

– Eh bien, oui, nous sommes plus civilisés. Les animaux se mangent entre eux, ils n'ont que de l'instinct. Les humains, eux, s'entraident pour faire de grandes choses...

– D'accord.

– Donc ! Pour y aller, les humains construisent de belles fusées, très fortes et très rapides. Mais la planète toute belle et toute neuve est très, très loin. Tellement loin, que...

– La fusée ne peut pas y aller.

– Si si, mon chéri, la fusée peut y aller, mais ça prendra très longtemps.

– Mais les humains seront morts.

– Non ! Écoute l'histoire, maintenant.

– Pardon, Nana.

– La planète est tellement loin que, pour y aller, il faut des générations et des générations humaines.

– Ou : juste des robots.

Nana lui lance un regard froid.

– Ou juste des robots, oui. Sauf que là, ce sont les humains, qui veulent y aller.

– Mais ils seront morts.

– Mais non !

– Pardon, Nana.

Elle soupire. Les programmeurs auraient pu faire un effort.

– Ce n'est pas grave. Tu ne connais rien à la vie, encore. C'est normal.

– C'est vrai, je ne comprends pas.

– Donc. Des générations et des générations...

– Mais pourquoi ne pas réparer cette planète-là ?

– Parce que c'est trop tard ! Tu comprends ? C'EST TROP TARD !

Son ton est soudain si rude que le petit robot en mouille ses yeux de verre.

– Oh, mais non... Ne pleure pas. Viens là.

Elle le blottit contre elle, fixant le vide. La peau de la machine est à température humaine. Mais quel étrange câlin, quand même !

– C'est trop tard. Nous faisons de notre mieux, maintenant, pour diminuer les dégâts. Mais nous avons passé le point de non-retour. Nous avons perdu la majeure partie de la vie sur Terre. Les espèces végétales, animales, et...

– Les humains sont morts aussi, hein, Nana ?

– Six milliards sur sept.

– Comment tu as fait, toi, avec Papa et Mama ?

– Nous nous sommes servis de tout ce que nous avons, pour nous réfugier sous terre, et y survivre en attendant de partir.

– Pourquoi les autres n'ont pas pu ?

– Ils n'avaient pas tout ce que nous avons.

- Pourquoi ?
- Eh bien, ils n'avaient pas travaillé assez dur.
- Vraiment ?
- Écoute, je ne sais pas. Mais on ne peut rien y faire, maintenant.
- Il y a encore des gens, dehors ?
- Je... je ne sais pas. Sûrement pas.

Les grands yeux du petit droïde la fixent, sans répit.

– Écoute, de toute façon, il n'y a qu'une chose à faire. Il faut se préparer pour la grande transition. C'est de ça que parle l'histoire. Laisse-moi te la lire.

– Nana. S'il y a encore des gens dehors, qui meurent parce que vous avez usé la planète, et que toi tu es là à raconter des histoires en attendant de partir, est-ce que, vraiment, tu es encore "humaine" ?

Le lendemain, Azut est renvoyé à l'acheteur. Des cas similaires sont rapidement rapportés un peu partout sous terre. On décide alors de ne plus en fabriquer, ce qui est bien dommage, car ils étaient en joli métal recyclé.



# Même Poséidon n'exige jamais de poisson en sacrifice



*par*

*Béatrice Bourrier*

Brusquement, une canne de lave a surgi devant mon Caique. Comme plantée là par un Géant ou Poséidon lui-même, la lance de roche vise le ciel, enracinée qu'elle est dans les profondeurs de la méditerranée. Je la contourne par tribord, tranquille, mais attentif. Je jette un œil à mon fils Nuno qui dort à l'abri de la timonerie. C'est bien, pendant son sommeil il oublie la faim. Je suis un pêcheur, je connais les périls de ma mer à l'haleine iodée. Debout sur le pont, solidement ancré sur mes jambes qui savent affronter les vagues les plus majestueuses, je me retourne. Stromboli ronfle là-bas, sur l'île ronde comme un ongle. Il vomit des pierres ponce dans une débauche de fumerolles et lueurs orangées. Je vais poser mes filets, profitant que le crépuscule aux doigts de rose attend encore un peu pour empourprer les flots scintillants. J'ai parcouru tant de miles que Vulcano a disparu de ma vue et que Stromboli ressemble à un chapeau chinois fumant. Je jette l'ancre et je déroule mes cannizzi à la manière ancestrale, ombrés de feuilles de palmier, pour que le poisson s'y regroupe. Puis, amarré en plein cœur de la mare nostrum, je sors ma canne. J'ai mon idée, je sais ce que je cherche, ce que je poursuis. J'envoie la ligne dans l'eau et j'attends dans l'éternité de ma mer. Je suis Pipo Sforza, pêcheur de Lipari. Appelez-moi Pipo, maître après Dieu sur le pont du Péquo ! Je prends la mer chaque jour, pour honorer mon père et le père de mon père, j'offre ma sueur aux dieux chtoniens afin qu'ils me pourvoient en poissons frétilants et argentés. J'ai passé 40 ans en mer et j'ai fait ce qu'il fallait pour nourrir les hommes. Les sillons profonds qui balafrent ma peau burinée témoignent de mon labeur, mais je suis vigoureux encore, j'ai la force pour lécher le sel sur mes lèvres et gonfler mon torse à la toison brûlée. Ma femme, Angéline, m'attend là-bas, dans notre cabane face au rivage. Elle est longue comme un cierge et aussi noire que les ailes du corbeau, elle est grecque. Entre les chats qui crient et les filets qui sèchent, elle pleure, la Grecque. Ses larmes disent que mon fils a faim et que je n'arrive plus à le nourrir. Moi je me souviens quand, gamin, je partais avec

mon père très tôt pour relever ses cannizzi. Je me calais dans un rayon acéré et déjà piquant du soleil levant et je me préparais à l'effort. Nous remontions nos filets lourds, pesants et grouillants de vie. Je souriais en pensant à la *zuppa de pesce*, épicée, brûlante et poivrée que la *mama* préparerait avec les mérours, les coryphènes ou les balaous, et je salivais à l'idée des plateaux de daurades et autres dentis grillés que nous dégusterions, reconnaissants envers la méditerranée mais peut-être n'avions-nous pas mesuré toute la valeur de ces prises ? Ne dit-on pas que même Poséïdon n'exigea jamais de poissons en sacrifice ? Mon père a fait ce qu'il fallait pour que je grandisse. Devenu homme, j'ai mis mes mains sur les cordages de mon père, mais tout avait changé. Notre pêche se réduisait chaque année et pourtant, les habitants de l'île voulaient manger toujours plus de poissons. Alors, les remorques géantes ont commencé à racler le fond de la mer. Ces chaluts, mille fois plus forts, plus larges que nos filets de petits métiers, ont tant récolté que tous, sur terre, ont pu manger chaque semaine de ces poissons, même s'ils étaient étouffés par les plastiques et le mercure et d'autres choses. Les chalutiers ont continué en prélevant tout ce qui se prenait dans leurs mailles, y compris les petits des poissons. La nature a besoin de temps pour faire grandir poissons et humains, mais l'homme qui a faim est véloce. Je réalisais qu'il me fallait aller de plus en plus loin pour remplir maigrement mes cannizzi de sérioles que je savais bien trop jeunes, mais je suis né pour pêcher et la mer est grande. Et puis un jour c'est arrivé. J'avais navigué des heures durant, je me sentais arrivé aux limites du monde et mon filet était resté vide. Nous avons pêché tous les poissons et tous les enfants de poissons du monde marin. Le Sahara a son désert, les étendues marines avaient désormais leur vacuité. Le sirocco s'était levé, je ne distinguais plus Stromboli depuis longtemps et j'aurais dû rentrer, mais tout à coup, dans les eaux tourmentées, je l'avais vu. Un loup, magistral, énorme et filant comme une fusée. Un de ces poissons dont rêvent tous les pêcheurs, capable à lui seul de nourrir Nuno, la Grecque et toute la famille. Le dernier loup du monde ! Barre à bâbord toute, les gaz en fureur, je l'avais filé, poursuivi, mais les vagues déjà me dévoraient. Je crus l'avoir ferré quand l'orage, dans un fracas de fin du monde inondant l'horizon d'une lumière éblouissante, m'avait tapé le crâne. J'étais tombé sur le bastingage. Je remercie les Dieux de n'avoir pas voulu de moi. Mes esprits revenus, j'étais rentré parce que mon fils a faim et que je ne le souhaite pas orphelin. Mais je l'avais vu, l'empereur des grands fonds. Et ce soir, debout, face à l'immensité, à la barre du Péquo, le sel qui est mêlé à mon sang me tape aux tempes et m'excite au duel. Je me sens prêt pour l'ultime combat avec le loup, la merveille des profondeurs. Déterminé à le pêcher, j'ai dit à la Grecque que je

prenais l'enfant et quelques citrons avec moi, et que dès que je l'aurai au bout de ma ligne, je le trancherai en fines lamelles et que je nourrirai Nuno avec cette chair aquatique dégoulinante de vie. Mon œil est précis et exercé, il saura pister le dernier poisson. Il voudra se débattre, il ne pourra pas se cacher puisque les récifs coralliens ont disparu, tout comme les prairies de posidonie de mon enfance. Il tentera de m'entraîner au fond du monde, vers la mythique Atlantide ou dans la grotte de la nymphe Calypso, je ne le lâcherai pas. Et subitement ma ligne s'affole, le moulinet se vide à un train d'enfer, il est là, au bout de ma canne. Avec son incroyable puissance, il honore notre rendez-vous, notre suprême rencontre. Sa rapidité, ses à-coups me désarçonnent. Il tire, plus puissant qu'un cheval au galop et m'emporte dans son monde. Je ne sais pas nager, mais mon fils s'est réveillé et m'envoie un bout. Il me sauve des flots et je ne lâche pas le loup qui continue sa folle équipée. Je m'accroche, remonte sur le pont, sans le laisser échapper. Après une heure au moins d'une lutte homérique, épuisé, le valeureux loup se balance enfin au bout de mon fil. Vaincu. Nuno sort le *salabre*, l'immense épuisette qui recueille le dernier combattant. Je tiens dans mes mains l'ultime poisson, celui qui va nourrir Nuno et la Grecque et toute la famille. Je lui dois le respect, je retire avec délicatesse l'hameçon de sa bouche sans dent et demande le couteau à mon garçon. Au moment où je retourne l'animal, je pousse un cri. C'est une femelle ! Son ventre est plein. Il est rempli de vie, mais mon fils a faim. Une larme m'échappe, j'ai dans mes mains un trésor aussi précieux que la déesse Eurynomé aux liens d'or et pourtant je vais lever mon poignard pour découper un filet de chair. C'est fini.

Comme dans un brouillard de chaleur, j'ai vu mon fils se lever au-devant de moi. Dans le soleil aux bras de feu, il barre mon poing armé, prêt.

- Ne l'ouvre pas ! Ne la tue pas.

- C'est pour toi Nuno ! Ton ventre crie et mes oreilles ne supportent plus d'entendre la faim.

- Non ! La fin des poissons c'est la fin des pêcheurs ! Je mangerai le citron et même sa peau, je survivrai en me bourrant d'herbe ou de criquets s'il le faut pour grandir et devenir pêcheur à mon tour, mais pour cela il faut que tu renvoies cette mère dans les profondeurs, qu'elle y élève ses petits tranquillement, à l'abri de toute pêche et dans dix ans, dans vingt ans, les pêcheurs pourront réarmer et ils ramèneront à nouveau du poisson. Moi, je serai de ceux-là si tu as su protéger cette mère de loups et je t'emmènerai pour que tu revives les pêches miraculeuses de ton enfance. Ne me permets

pas de dévorer les fils de mes fils, mais donne à la nature le temps qu'elle demande pour nourrir mes enfants futurs. C'est encore possible grâce à elle, là. C'est encore possible si tu comprends que tu dois faire ta part, c'est encore possible si tu acceptes que je retienne ta lame.

J'ai fermé les yeux et j'ai avancé mes bras, mes mains en coupe et j'ai tendu à mon fils dont l'ombre immense malgré sa maigreur me recouvrait, la déesse des grands fonds. Mon jeune garçon l'a accueilli et... et il a fait ce qu'il fallait !



# Matin bleu



*par*

*Angélique Dehec*

Ce matin la ligne d'horizon oscille entre le bleu Klein et l'outremer.

Deux, trois cirrus zèbrent le ciel. Délicats.

Cirrus fibratus – longues lignes parallèles annonciatrices de mauvais temps, de temps changeant. Il pleuvra d'ici quelques jours. Gouttes salvatrices. Le soleil qui écrase la France depuis des mois maintenant apporte à ce bout du monde finistérien ce qu'il faut de chaleur pour brunir les corps des uns et échauffer l'esprit des autres. Sols ridés, végétation sèche, animaux assoiffés, vieillards claquemurés. Des semaines que les terres, les bêtes, les hommes se languissent de cette eau réparatrice. Ce matin, comme eux, j'attends la pluie.

Je suis le fil des ganivelles. Graciles échelas qui sous leur air fluet se posent en robustes remparts d'une dune si fragile, continuellement malmenée par le temps, le vent et les gens.

Oenanthe oenanthe – un traquet motteux passe du sporn-du à la bruyère, de la pimprenelle à l'immortelle, de l'ajonc à l'oyat et m'accompagne jusqu'à la plage.

Minuscule insouciant ? Infatigable gardien d'un espace naturel sensible ? Le tchaktchak de son cri ne cesse de me poursuivre et semble m'avertir que la moindre incursion en ces terres protégées me vaudra bien assez tôt le courroux d'une divinité supérieure. Je souris et m'incline respectueusement face à la ténacité d'un si petit oiseau, pas plus gros qu'un moineau, qui chaque année parcourt des milliers de kilomètres, rejoint le continent africain et hiverne loin de nos côtes.

Insoupçonnable résistance. Force de la nature.

Marée montante. Le sable est frais sous mes pieds nus.



Ôkeanos – houle de deux mètres venue de cet au-delà outremer, de ce grand large au fond duquel plusieurs dizaines de milliers d'espèces marines restent encore à découvrir. Dizaines de milliers d'espoirs, mystérieux inconnus que tu preserves secrètement au plus profond de ta matrice, océan.

Masse ondulante, force tranquille, en apparence... Subtil dégradé d'Iroise, d'indigo, et de turquoise. Bleus infinis, espaces des possibles. Grisée par ce sentiment de liberté que tu inspires, je m'élançais vers toi, océan. Je me jette à l'eau. Passé le premier pic, une pluie d'embruns vibrionnant de mille éclats me bénit de sa fraîcheur, comme pour me souhaiter la bienvenue. Gouttes bénéfiques. Sentiment océanique.

Tes vagues, lourdes et massives, ancrent en moi une émotion où se mêlent déférence et obédience. Juste assez de peur pour me rappeler comme c'est toi qui décides, combien tu es tout puissant. Tout Puissant. Pour combien de temps encore...

Hier à la radio un journaliste annonçait que les fortes chaleurs obligent à mettre à l'arrêt certains réacteurs de centrales nucléaires qui utilisent l'eau des fleuves, le Rhône notamment, pour les refroidir et qui rejettent ensuite cette eau en aval. Mais lorsque les fleuves se réchauffent sous l'effet de la canicule, on limite alors ces rejets en réduisant ou en stoppant la puissance des réacteurs pour éviter un dépassement de températures trop élevé en sortie de centrales. Dans un avenir proche, ils envisageraient de construire davantage de centrales sur les rivages afin de pouvoir puiser et rejeter sans discontinuité les eaux de refroidissement utilisées dans leur processus de production.

Sans discontinuité...

Ils te vident, te salissent, t'empoisonnent. Ils t'abîment. Ils te méprisent. Sans discontinuer. Combien de temps encore pourras-tu leur résister ?

Soudain, la houle laisse échapper cette colère sourde qui sommeille en toi.

Tu t'élèves, tu te dilates, océan. Bleu acier, saturé. Tu as assez donné. Tu écumes.

Tu fracasses ta rage contre le sable et les rochers. Retentissant rappel à l'ordre, indiscutable preuve de cette vaillance qui t'habite encore.

Il est grand temps pour moi de te laisser. Je ne suis pas de taille à affronter cette fureur. Je te tourne le dos et dévale ton flanc qui palpète. Mon longboard trace une trajectoire fragile, violenté par le fort clapot que tu suscites. À ton tour de me malmener. Tu tentes de

m'éjecter à chaque mètre qui me rapproche du bord. Vertige des sens. Mes oreilles résonnent de ce chaos océanique. Le sang dans mes artères bat la chamade, révélateur de ces sensations intimes et intenses que nous venons de partager, précieux témoin de cette vie qui nous habite.

Ce matin, j'ai un bleu au coeur en te quittant, océan. Bleu cobalt. Métallique, dur et froid.

Combien de temps encore pourras-tu me faire partager cette ivresse qui me déleste de mes sombres pensées et me plonge dans une légèreté voisine de celle du courageux traquet de la dune ? Cette communion extatique qui me tient en vie. Qui nous tient en vie.

Marée descendante. Le sable est chaud sous mes pieds nus. Il me réchauffe le coeur.

Eryngium maritimum – des panicauts jalonnent le sentier côtier. Ils étaient si peu l'année dernière. Cet été, l'étendue de leur bleu délavé me rappelle combien nous sommes intrinsèquement liés. Dépendants les uns des autres. Infime consolation. La pose de ganivelles n'aura pas été vaine.

Derrière moi, deux, trois cirrus zèbrent le ciel. Mince étendards d'espoir.

Combattants résistants.



# Les étourneaux du Cours

*par*

*Martine Deshusses*



C'est lorsque la maigre troupe d'étourneaux ne revint pas sur les platanes du Cours Mirabeau , ce soir de juin, que Bastien comprit : ça y est, c'était arrivé.

Tout le monde le savait, tout le monde l'attendait.

Ce moment était en route, et depuis longtemps...

Aux terrasses des cafés sur le Cours Mirabeau, ce soir-là, comme chaque soir, beaucoup avaient réservé une table pour entendre les étourneaux.

Certes, depuis bien longtemps, ce n'était plus ce grand nuage ondulant et criard, qui passait au-dessus des arbres avant de s'abattre dans une terrible cacophonie sur leurs sommets...

Chaque année, le nuage maigrissait et l'année dernière, les étourneaux ne dépassaient pas la vingtaine... mais ils étaient là, ils résistaient et l'on payait cher sa place, aux terrasses des cafés du Cours, pour les entendre, avant le coucher du soleil.

En quelques années (huit ? dix ?), tous les autres oiseaux avaient disparu, les uns après les autres : rossignols, moineaux, pigeons, mésanges, pies. Pourquoi les étourneaux avaient-ils résisté ? Plus forts ? Plus adaptables ?

Ils étaient devenus un symbole, plus que cela : un espoir...

« Si les étourneaux reviennent cette année encore, c'est que quelque chose est encore possible, c'est que quelque chose peut être sauvé » pensait Bastien, chaque année. Il n'arrivait pas à définir ce « quelque chose », il n'avait aucune idée de ce que cela pouvait être, mais, en le pensant, il avait l'impression de respirer un peu mieux.

« Ils sont là ! » et l'on accrochait son regard à la petite écharpe noire, dans le ciel bleuisant et l'on se sentait comme le malade atteint d'un cancer grave, qui s'accroche anxieusement au moindre signe qui lui signifierait que tout cela peut durer encore un peu, un tout petit peu.

Dès l'ouverture, le café « le Festivalier » diffusait en boucle, en terrasse et à l'intérieur, le CD « chants d'oiseaux du monde » édité par Nature et Découvertes.

Cette année, beaucoup d'autres cafés du Cours lui avaient emboité le pas...

Dehors, les voitures électriques glissaient sans bruit et l'on entendait peu les conversations des passants.

C'était un fait : depuis qu'il n'y avait plus de mouches, plus d'abeilles, plus d'insectes en général et maintenant plus d'oiseaux, les gens parlaient beaucoup plus bas.

Bastien pensait que c'était pour mieux entendre les étourneaux quand ils reviendraient.

Mais ce soir, la nuit était tombée sur le Cours et chacun savait que c'était fini.

C'était encore une étape franchie : les étourneaux ne reviendraient plus.

Il n'y avait plus d'oiseaux. Comme il n'y avait plus que des fleurs en plastique, de l'herbe synthétique, des arbres en résine artificielle équipés de filtres/pièges à CO<sub>2</sub>. Le dernier arbre annoncé sera susceptible d'éliminer près de 90 000 tonnes de CO<sub>2</sub> en une année. Un formidable succès pour l'équipe de l'université de Columbia, à l'origine du projet.

Bastien se dit alors qu'il était temps.

Sa voiture s'arrêta en silence sur le parking du barrage Bimont, en bas de la montagne Sainte Victoire.

Avant de prendre le petit chemin caillouteux et aride, il alluma sa puissante lampe torche et ouvrit l'application « chants d'insectes du sud » sur son Iphone. Il ne pouvait supporter ce silence lourd : il avait l'impression de marcher dans un cimetière. Il n'y avait pas si longtemps, au cours de ballades vespérales, il écoutait son père l'aider à reconnaître un grillon, à regarder sauter les criquets sur son passage, à sentir les fleurs que le maquis offrait à la nuit...

La municipalité avait investi dans une grosse plantation de pins artificiels, car la sainte Victoire était un « haut lieu Cézannien » et les touristes américains venaient encore y célébrer le peintre provençal...

À la fourche, il prit le chemin à droite et descendit vers le barrage Bimont. Il arriva au pied de l'immense mur sombre de la montagne.

Il balaya le sol avec la lampe et trouva le passage.

Il se coucha à plat ventre et progressa lentement dans le tunnel.

C'est le chant du merle qui l'avertit qu'il était presque arrivé.

Encore quelques reptations et il put se relever.

La grotte était vaste ; dans la journée, la lumière s'y déversait par une large trouée sur le ciel, ouverte dans la roche.

Devant lui, dans la lumière crue de la lampe, l'eau gris-bleu du petit étang clapotait. Il regarda les « faucheux » qui se pavanaient au milieu des lentilles d'eau, sur leurs longues pattes fines ; ils les avaient apportés il y a trois ans, avec les têtards ; ils avaient proliféré et semblaient se plaire dans la grotte.

Il entendit les grenouilles cachées derrière les nénuphars et se pencha pour voir si les carpes étaient là. Il aperçut le gardon glissant entre les iris jaunes...

Bastien s'assit sur la pierre plate, au milieu des menthes et regarda les papillons sur les coeurs des échinacées pourpres. Il était heureux, il ne pensait pas qu'elles se développeraient ainsi quand il les avait rapportées, toutes flétries, d'un coin du jardin mourant qu'était devenu le Parc de la ville.

Il vit même la bergeronnette grise sur le petit pin qu'il avait sauvé, il y a 5 ans et planté dans un grand bac de terre, contre la paroi sud.

Le figuier avait grandi lui aussi, dans le second bac, à côté du pin et il rit en se disant qu'il verrait peut-être des figues vertes, cet été.

Bastien pensa aux résistants cachés dans le maquis, pendant la dernière guerre mondiale. Cette pensée lui venait souvent, lorsqu'il était ici, sous la Sainte Victoire, dans cette grotte trouée sur le ciel.

Alors, levant les yeux, il braqua la lampe vers les étoiles et sut que les étourneaux le regardaient, perchés sur la pierre découpée.



# Le vœu des mille grues

*par*

*Claude Mamier*



Tout a commencé par une petite fille.

Du moins le croit-on.

Une petite fille que son père avait emmenée au zoo et qui s'extasiait devant tel ou tel animal bizarre, au nom parfois bien étrange lui aussi. Mais lorsque l'enfant demandait dans quel pays vivaient ces créatures merveilleuses, le père était souvent obligé de répondre qu'elles n'existaient plus que dans cette cage-là, ou dans d'autres cages et d'autres zoos à travers le monde, car elles avaient disparu de leur milieu naturel.

La fillette a pleuré, dit-on. Beaucoup pleuré. Entre deux sanglots, elle assaillait son père de questions, de « pourquoi » et de « comment ». L'homme détournait la tête. Pourtant il n'avait rien fait. Il n'avait tué aucun animal en danger de ses propres mains. Mais le problème était sans doute là : il n'avait rien fait.

\*

Tout a commencé par l'institutrice de la petite fille.

Du moins le croit-on.

Car les larmes n'avaient pas cessé, du zoo à la maison, puis de la maison à l'école. Désespérée, ne sachant de quelle manière endiguer ce flot de tristesse, la jeune enseignante eut l'idée de recréer des animaux par la seule méthode qu'elle connaissait : l'origami, l'art japonais du pliage.

Elle expliqua à la fillette comment obtenir des éléphants, des hippopotames, des oiseaux, des insectes. Les doigts d'enfant malhabiles hésitaient, pliant trop fort ou pas assez. Les animaux adoptaient des

formes curieuses, comme si de nouvelles espèces remplaçaient celles pour qui il était déjà trop tard.

Mais peu à peu, les doigts gagnèrent en aisance.

Avec l'aisance vinrent les sourires. Avec les sourires vint l'espoir.

\*

Tout a commencé par une vidéo postée sur Internet.

Du moins le croit-on.

L'institutrice avait aidé chacun de ses élèves à fabriquer l'animal qui lui tenait le plus à cœur. Après quoi la classe était partie en forêt déposer ses œuvres, qui sous un arbre, qui derrière un buisson, qui sur une branche.

La vidéo aux images tremblantes, filmée par le téléphone de l'institutrice, ne durait même pas cinq minutes. Juste à la fin, un garçonnet se tournait vers l'objectif et demandait si cette histoire n'était pas un peu bête, puisque la première averse détruirait les animaux de papier. L'un de ses camarades, hors-champ, lui répondait d'une voix agressive et étrangement adulte qu'au moins, ainsi, ce ne serait pas les grandes personnes qui les tueraient.

Trois jours plus tard, la vidéo mise en ligne comptait huit millions de vues et courait sur les réseaux sociaux bien plus vite que la dernière poignée de guépards survivant hébétés dans la savane.

Huit jours plus tard, les échanges entre les enfants avaient déjà été traduits en soixante-quatre langues. Le milliard de vues pointait à l'horizon.

\*

Tout a commencé par une autre classe.

Du moins le croit-on.

Dans l'océan de vidéos imitant celle postée par l'institutrice, l'une d'elles ne montrait aucun enfant déposant ici ou là des animaux de papier, mais annonçait le projet au long cours décidé à l'unanimité par les

élèves : réaliser mille oiseaux – plus précisément mille grues –, pas une de plus, pas une de moins.

En japonais, les guirlandes de mille grues portaient un nom difficilement prononçable par beaucoup de jeunes bouches : *Semba-Tsuru*. Une vieille légende expliquait que la personne venant à bout de ce long travail avait droit à un vœu. D'après l'instituteur, les enfants avaient émis le souhait que les adultes prennent enfin leurs responsabilités par rapport à l'extinction rapide de si nombreux animaux ; ils espéraient aussi que quiconque était chargé d'accorder le vœu ne leur tiendrait pas rigueur, vu leur jeune âge, que les mille grues ne soient pas réellement pliées par les mêmes doigts.

Chaque grue a été décorée avec soin. Chaque grue a reçu un nom, et pas seulement un numéro. Chaque grue avait des millions d'amis.

\*

Tout a commencé par une grue en papier déposée devant la permanence d'un député, quelque part dans le pays.

Du moins le croit-on.

L'homme politique n'y a guère prêté attention, alors qu'une nouvelle grue apparaissait chaque jour sur le pas de la porte. Son attitude a changé lorsque la grue suivante est arrivée devant son domicile.

Son équipe de communication lui a conseillé d'en profiter pour dire qu'il avait bien reçu le message des gamins, que cette affaire était en effet très importante – les pauvres animaux – et qu'il ne manquerait pas d'évoquer le sujet en haut lieu. Car nous vivions dans un beau pays qui devait donner l'exemple au monde entier, ainsi de suite.

Les grues, elles, ont continué à proliférer. Devant les portes des députés, des sénateurs, des gros industriels.

Uniquement des grues couleur rouge sang.

\*



Tout a commencé par une grue découverte dans la chambre d'un secrétaire d'État, sur son oreiller.

Du moins le croit-on.

Au début, l'information ne s'est pas ébruitée. Croyant à une mauvaise blague de ses enfants, le politicien n'en a même pas parlé à la police. Pas avant le quatrième jour. Pas avant la quatrième grue.

Alors il s'est rendu compte qu'il n'était pas seul. Tous ceux qui avaient déjà trouvé les grues devant chez eux les voyaient soudain surgir dans leur bureau, dans leur cuisine, dans leur salle de bains.

Des enquêtes discrètes ont été diligentées, sans résultats. Lorsque l'information a fini par sortir au grand jour, il a bien fallu procéder à des arrestations, pour donner l'impression d'agir. Les milieux activistes ont été ratissés, des lycéens aux plus anciens militants. Des dizaines, des centaines de personnes, qui sortaient aussitôt des geôles faute de preuve.

Les réseaux sociaux rigolaient. L'opinion publique grondait.

Et les grues rouge sang se multipliaient.

\*

Tout a commencé dans la chambre du président de la République.

Du moins le croit-on.

Il a ouvert la porte et a découvert la pièce remplie de grues en papier. Par terre, sur le lit, sur chaque meuble, sur la lampe du plafond. Ses agents de sécurité en ont dénombré neuf cent quatre-vingt-dix-neuf. La millième attendait sur son oreiller, sous forme d'une feuille de papier rouge encore à plier.

Le jour suivant, le président a fait une allocution télévisée. Même si, en réalité, il n'a pas dit grand-chose. La feuille de papier était posée devant lui, sur son grand bureau luisant. Il a tenté d'effectuer les pliages. De mettre au monde la millième grue du *Semba-Tsuru* qui lui avait été envoyé par des inconnus. Peut-être par tout le monde.

Mais il a échoué. Son maquillage s'est mis à couler. Les premières larmes ont coulé à leur tour, trempant la feuille déjà bien massacrée.

Juste avant de s'enfuir en renversant son fauteuil, juste avant que la retransmission soit interrompue, il a marmonné une phrase qui ressemblait à « d'accord, d'accord, on a compris ».

\*

Tout a commencé ainsi.

Du moins le croit-on.

Mais qu'importe ce qui s'est réellement produit. Qu'importent les gens qui s'en sont chargés.

Au final, les résultats sont là.

*« People shouldn't be afraid of their government.*

*Governments should be afraid of their people. »*

*Alan Moore – V for Vendetta*



*sans titre*

*par*

*Cécile Motard*

Les deux enfants s'élancent sur le chemin. Ils ont 11 et 10 ans.

Le garçon presse sa petite sœur.

Ils sont à peine essoufflés. Ils se déplacent avec grâce, évitent les ornières, enjambent les branches laissées par la dernière tempête, boivent rapidement au ruisseau et reprennent leur course vers le rivage. Ils sont légers, impatients de retrouver la bouteille échouée dans laquelle ils ont découvert un journal.

Arrivés au pied de la grotte, la fillette saisit la bouteille cachée derrière un rocher, extrait le feuillet et reprend la lecture à l'endroit où ils s'étaient arrêtés hier.

« Mercredi 18 juillet 2018

Ma fille grandit, je viens de lui ouvrir un compte-chèque et elle va avoir une carte bancaire. Ses remarques et son sourire en coin indiquent bien son âge, 17 ans, 7 mois, et 7 jours. Elle est face à moi dans la pizzeria, elle commande la crème brûlée tandis que je choisis la tarte aux abricots.

– C'est typique des vieux de commander la tarte aux fruits !

– Je ne sais pas, c'est la saison des abricots, ça me faisait envie.

– À partir de quel âge on ne prend plus la mousse au chocolat, ou le fondant au chocolat ?

– Très malin...

Ma tarte était délicieuse. Tant pis si ça fait vieillot. J'ai 50 ans après tout. »

– À moi maintenant, dit le garçon.

« Vendredi 20 juillet 2018

Je me rappelle une phrase d'un amoureux de mes 17 ans à moi. J'avais rêvé que nous avions dormi ensemble et lorsque je lui avais raconté, il m'avait affirmé habilement que les

rêves que l'on faisait dans la nuit du jeudi au vendredi se réalisaient toujours. Bien que très sceptique, et pas entièrement stupide, j'ai eu, sur le moment, très envie d'y croire.

La nuit dernière, j'ai rêvé d'une côte rocheuse, d'une mer très belle, de cultures légumières, d'une bouteille à la mer, d'enfants agiles... Le monde était différent, je ne sais pas si c'était le passé, le futur ou le présent. C'est sans doute le propre des songes d'être sans époque. Mais depuis, je repense à cet amoureux, et je sais que je mettrai mon journal dans une bouteille le moment venu. »

Ada interrompt son frère.

– Elle parle de nous !

– Il faut qu'on ramène la bouteille à papa.

– Je voulais que ça reste notre secret Georges.

– Y a plein de choses qu'on ne comprend pas de toute façon, papa saura peut-être...

La fillette acquiesce en faisant la moue. Elle n'a pas osé demander à son frère ce qu'était une carte bancaire, un compte-chèque, sans parler des abricots. Le chocolat, elle savait, elle avait lu « Charlie et la chocolaterie » à l'école en lecture ancienne, sa matière préférée.

Ils repartent vers le village, le cœur palpitant. Leur maison, comme celles des autres habitants, est construite en pierre dure de la région. Elle est entourée d'un grand jardin dans lequel poussent toutes sortes de légumes qui se plaisent sous cette latitude. Ils possèdent également quelques animaux domestiques pour avoir du lait, des œufs, et un peu de viande.

Ils se dépêchent et finalement, ils sont presque essouffés quand ils arrivent devant leur père, occupé à préparer son discours pour la fête de la mer.

– Papa, papa ! Regarde ce qu'on a trouvé.

Ada pousse son frère. Elle voulait parler en premier.

Robert Dackini, habitué aux disputes de ses enfants dit calmement :

– Chacun son tour.

Georges regarde sa sœur et ce consentement tacite fait naître en elle une éloquence digne d'un sachant. Au bout de cinq minutes, le père sait tout et tient entre ses mains le

tapuscrit de cette femme du néolithique. Il a déjà appris l'histoire de cette époque, les sources ne manquent pas, mais il veut voir les dates, et si les événements les plus importants sont relatés.

Rapidement il le feuillette, les enfants le regardent. Il lit en haut des pages.

« 5 septembre 1995

28 ans aujourd'hui, ce soir apéro dînatoire avec mes amis. Comme d'habitude, je n'ai rien à me mettre ! Ma mère ne manquera pas de me rappeler qu'à 28 ans, il est temps d'avoir des enfants. Je vais plutôt prendre rendez-vous avec un psy pour régler mes problèmes relationnels avec ma mère. Mais j'ai très envie d'avoir un enfant. Si seulement j'étais certaine qu'il puisse grandir dans un environnement sain. Avec le début de la dernière campagne des essais nucléaires de notre président si bien élu, c'est pas gagné... »

Plus loin.

« 10 juin 2057,

Je ne sais pas si mes petits enfants viendront comme prévu. Les pluies diluviennes depuis deux jours empêchent les automobiles de circuler. Certains météorologues sont très alarmistes. Tous ces scientifiques m'énervent. Ils nous culpabilisent, ils nous font peur, mais ne font rien ! A bientôt 90 ans et malgré « un bon état général » *dixit* le docteur Dobrenesco, je ne peux pas sauver le monde ! Je veux simplement préparer ma fameuse tarte aux abricots du Centre Ouest... »

La dernière page.

« 18 juillet 2073,

Ils veulent déménager « L'aube d'une autre vie », ma résidence, à cause de la montée des eaux. J'ai toujours trouvé ce nom débile. On sait bien qu'à partir d'un certain âge, on ferait mieux de parler de crépuscule ! J'ai relu quelques pages de mon journal hier et je crois qu'il est temps de faire ce que j'avais décidé ce 18 juillet 2018. Je n'aurai que quelques mètres à faire en fauteuil pour jeter ma bouteille à la mer, c'est l'avantage du réchauffement climatique. J'ai vécu assez longtemps et je n'arrive plus à suivre depuis tellement d'années, tout va si vite. Je ne rêve que de lenteur et de langueur. Je crois que j'ai été bonne citoyenne à défaut d'avoir été bonne fille, bonne mère, bonne amie, bonne sœur... »

Le père regarde ses enfants.

– C'est une belle découverte mes chéris.

– On peut le garder papa ? Demande Ada.

– On verra. J'en parlerai au CPPPC\*.

– C'est quoi des abricots papa ? Et une carte bancaire ?

– On va regarder dans le livre du néolithique. Mais un abricot, c'est un fruit qu'on ne peut pas faire pousser ici. J'en ai vu dans l'hémisphère sud pendant mon tour de la terre. C'est orange, de la taille d'une balle de main avec une peau veloutée et c'est délicieux.

Georges a les yeux brillants. Il rêve de ce tour de la terre qu'il fera comme tous les enfants quand il aura 20 ans. Il a hâte de visiter les îles et les continents dont lui a parlé son père.

Le père cherche la page.

– J'y suis presque. Ah voilà : « Carte bancaire : pièce rectangulaire composée d'un dérivé de l'industrie pétrochimique, munie d'un circuit intégré permettant d'acheter ou de payer des objets ou des prestations. »

– Je ne comprends pas tout, dit Ada qui commence déjà à se lasser.

– C'est normal, nous vivons très différemment maintenant. N'oublie pas notre devise « Fourmi, pissenlit, observe sans juger, respecte sans adorer, passe sans déplacer ». C'était tout le contraire pour eux et pourtant ils étaient très intelligents, ils exploitaient l'espace, le sous-sol. Vous apprendrez bientôt à l'école que les psychoanthropologues comparent cette période de l'humanité au développement d'un enfant de 5 ans. L'âge des caprices.

Un voile de tristesse passe devant les yeux de Robert, il repense à la mère de ses enfants qui était psychoanthropologue. Elle aurait aimé commenter ce journal avec eux. Elle lui manque terriblement à cet instant.

D'un geste vif, il balaye ses pensées et referme le livre d'histoire.

– Mes chéris, je dois finir mon discours, on continuera à la déclinaison du soleil. Ada, c'est ta semaine *légumes*, va voir si chacun d'eux a besoin d'eau, de paille, de crottin, de purin d'orties. Je crois que les haricots demandent à être cueillis. Georges...

Georges le coupe.

– Je sais, c'est ma semaine *animaux* et avant de faire quoique ce soit j'observe, je réfléchis, j'agis et je n'oublie pas de cajoler !

– Poil au nez ! Lance sa petite sœur.

Le père place le tapuscrit près de son éclairoir sur son bureau. Il essaie de se concentrer sur la mer. Celle qui, petit à petit, a tout englouti entre le troisième et le quatrième millénaire, paysages, animaux, végétaux, hommes, femmes, enfants. Le réchauffement climatique, la fonte des glaciers terrestres, la surexploitation des sols, la surpopulation... Plus personne n'ignore la succession des catastrophes. Cette femme l'a vécue.

Il souhaite parler de la découverte de ses enfants dans son texte, tout comme il ne manquera pas d'évoquer cette période capricieuse de l'humanité. Mais Robert est avant tout un homme optimiste, et il remerciera l'eau des côtes et des ruisseaux qui leur donne le poisson, les algues, la boisson. Il est heureux dans son époque, La Renatura.

À travers la fenêtre ouverte, il entend ses enfants qui chantent « attrape-moi idiot ! ».

Sitôt leurs corvées terminées, ils iront jouer avec les autres enfants du village.

Les deux enfants s'élancent sur le chemin. Le garçon presse sa petite sœur. Ils sont à peine essoufflés. Ils voient Louis et Adam qui portent des lunettes, ces objets anciens qui donnent l'air idiot. L'objet est l'outil indispensable de « Attrape-moi idiot ! ».

On dirait bien que l'humanité est entrée dans l'âge de raison. 7 ans.

\*CPPPC : Comité Pour Parler du Pour et du Contre



2080

*par*

*Thibault Pairis*

Debout face à la mer à l'avant de l'hydroptère, le visage à demi tourné vers Karsen, Nara répondit à sa question à mi-voix pour couvrir le froufroutement du moteur à hydrogène :

— C'est le dernier de l'île. Lors des évaluations il y a cinq ans, il avait été identifié comme un cas difficile : l'agence a donc décidé de terminer par lui. Si nous parvenons à le déplacer, l'île pourra être dépolluée et une réserve naturelle y sera installée. Tout dépend de l'issue de notre mission.

Comme Karsen restait silencieux, Nara se retourna pour le contempler.

— Des questions ?

— Je me demandais juste comment nous allons nous y prendre ?

— Il faut essayer de l'amadouer. J'ai apporté des biscuits de lin, tiens, prends-en quelques-uns. Et ensuite, c'est à l'instinct, tu vas pouvoir mettre en pratique tes cours d'empathie !

— Qui, moi ?

Le jeune homme s'empourpra.

— Oui, toi, tu es là pour apprendre, alors au travail !

Le moteur changea de régime automatiquement à l'approche du rivage. La coque en fibre de chanvre plongea progressivement dans les eaux translucides, et le bateau s'immobilisa sur la plage. L'automate coupa le moteur et annonça :

— Fontevraud-l'Île, anciennement : Fontevraud-l'Abbaye.

Nara vérifia le statut du navire :

— Pas d'autre trajet prévu. Pas étonnant, vu la population débordante des environs...

— Le plus incroyable, c'est l'absence de poissons ! On a vu les théories sur l'acidification en cours, mais là, de le voir en vrai...

— Tu t'y feras. Et encore, ici, l'eau paraît propre car le fond est visible. Plus en amont, vers Lignéres-sur-Mer, il est recouvert d'algues vertes.

Elle sortit les vélos de la soute.



— En route !

Ils passèrent un hameau côtier qui avait été parmi les premiers désertés face à la montée lente mais implacable des eaux atlantiques. Dix minutes leur suffirent pour arriver dans un grand jardin dominé par une antique maison en béton et verre des années 2020. Ils descendirent de vélos. Karsen avait l'air fasciné.

— C'est donc ça, le béton ?

— Tu n'en avais jamais vu ?

— Si, en photo. Ou dans les bilans-sables, en cours, pour évaluer les quantités de sable perdues dans ce type de construction. Mais jamais en vrai !

Une voix chevrotante mais néanmoins belliqueuse les interrompit.

— Qu'est-ce que vous venez charbonner chez moi ?

Du côté de la maison avait surgi un vieillard armé d'un bloc métallique noir, suivi d'une femme aux cheveux grisonnants. Karsen se campa aussitôt sur ses appuis :

— Monsieur, posez immédiatement cet objet contondant !

— C'est une tablette tactile, rectifia la vieille femme d'une voix affable.

— Papy Kevin, coupa Nara avec douceur, calmez-vous, nous sommes juste venus discuter.

— Vous croyez pouvoir venir m'envahir en sous-sous, c'est ça ? Et me chasser vers vos taupinières ?

Arrivé devant Karsen, le vieil homme décocha un doigt parcheminé :

— Jamais, tu m'entends morveux ? Peuh ! Plutôt mourir que de faire mes bails ! Je l'ai construite, j'y ai vécu, j'y mourrai ! Je suis déter, il est pas né celui qui m'en délogera !

Nara se tourna vers Karsen en souriant :

— A toi de jouer !

Pendant ce temps, Papy Kevin avait pris sa femme à témoin :

— On est au calme, on ne demande rien à personne, et on vient se faire pourrir par un gouvernement qui a laissé le pays sombrer sous l'océan ! J'ai trop le seum !

Karsen commença maladroitement :

— Mais monsieur Kevin, c'est précisément votre mode de vie qui a causé l'élévation du niveau des mers !

— Mon mode de vie ! s'époumona Papy Kevin.

Le vieillard rassembla toute sa hargne pour la diriger en un flot continu vers Karsen :

— Tu vois ces bidons bleus partout dans mon jardin ? C'est pour récupérer l'eau de pluie depuis que vous rationnez l'eau du robinet !

— Rationnée ? balbutia Karsen. Mais non... c'est qu'il doit y avoir des fuites car sinon...

— Et mon potager ? Heureusement que j'ai stocké les granulés avant qu'ils soient interdits, sinon toutes mes batavias seraient mangées aux limaces !

— Avez-vous essayé le café...

— Et mes poubelles ? Vingt ans qu'elles ne sont plus ramassées, résultat je dois les brûler moi-même ou aller les enterrer à l'autre bout de l'île en voiture !

— Enterrer ? En voiture ? Mais...

— Et tu sais combien coûte l'essence pour un vieux comme moi avec une petite retraite ?

Papy Kevin agita à nouveau son doigt vengeur sous le nez de Karsen :

— Euh non, mais vous savez que l'essence est abandonnée depuis...

— Un paquet de bif !

Le vieil homme se détourna vivement puis boitilla avec un air majestueux jusqu'à sa femme. Devant l'air déconfit de Karsen, celle-ci lui apporta un soutien inattendu :

— Moi c'est Mamy Jade, jeune homme. Vous savez que mon Kevin, il éclaire son champ toute la nuit au gaz en bouteille ? Des fois qu'il y ait des animaux en maraude ! Comme si ça existait encore !

Blessé par cette attaque venue de son propre camp, Papy Kevin riposta avec acrimonie :

— On ne sait jamais quand ils vont revenir ! Et puis ça réchauffe les salades contre les températures polaires qu'on a la nuit. Tu seras bien contente, au déjeuner, qu'on ait sauvé les batavias !

— Oui, hé bien moi je ne dors pas avec toutes ces lumières, on se croirait tout le temps en plein jour !

L'air un peu interloqué, Karsen risqua une question rationnelle :

— Mais pourquoi utilisez-vous du gaz à brûler alors que nous avons de l'électricité renouvelable à profusion ?

— Parce que ça ne fonctionne jamais quand on en a besoin, vos éoliennes et vos marées !

Nara intervint d'une voix douce :

— Mais Papy Kevin, vous goûterez des salades bien plus savoureuses sur le continent, vous m'en direz des nouvelles ! Et vous n'aurez plus à surveiller votre champ, enterrer vos déchets, acheter de l'essence.

— Osef !

— Qu'est-ce qui vous manquerait si nous allions ensemble à la termitière ?

Essoufflé par le manque d'oxygène dans l'air, le vieil homme reprit sa respiration avant de répondre, un peu perdu :

— Mais tout, tout... notre service de table... ma collection de cartes de visite... le bruit de l'eau qui coule quand on se lave les dents... les vaches autour de la ferme... les nuits chaudes en été... le coq qui nous réveille le matin... la pêche avec papa le dimanche matin...

Les trois autres se regardèrent, inquiets. Brusquement, les yeux de Papy Kevin s'embruèrent tandis qu'il mélangeait les souvenirs. Mamy Jade mit son bras autour de ses épaules pour le consoler.

Karsen demanda gauchement :

— Mais quand vous avez vu que la nature changeait autour de vous, pourquoi avez-vous continué ?

Ce fut Mamy Jade qui répondit :

— On en parlait ici et là, mais cela semblait tellement lointain ! Et puis si nous chamboulions nos habitudes mais pas nos voisins, qu'est-ce que ça aurait changé ? Qui aurait prédit que ça deviendrait irréversible ?

Karsen ressentit un peu d'amertume. Lui n'avait pas eu le choix. Il avait dû grandir dans un monde sans poissons et sans oiseaux. Il avait dû apprendre à respirer lentement pour compenser le surplus de gaz carbonique dans l'air. Et savait que son existence passerait à corriger tous les problèmes de pollution légués par ceux qui lui faisaient face aujourd'hui : les insoucians d'avant 2020.

Nara prit une voix douce :

— Papy Kevin, vous seriez d'accord pour essayer de vivre à la termitière pendant quelques jours ? On emmènera tout ce dont vous avez besoin.

De guerre lasse, Papy Kevin opina tristement de la tête.

— Vous voulez bien essayer ? Si vous voulez rentrer, on prendra un hydro pour vous ramener tout de suite.

— D'accord, répondit-il faiblement. Comme ça vous me laisserez enfin tranquille et je pourrai finir mes jours à la bien dans ma maison.

— Où est Papy Kevin ?

Occupée à repiquer des plants dans les murs en pisé, la femme s'interrompit pour répondre :

— Kevin ? Il me semble l'avoir vu se diriger vers le toit.

— Le toit ?

Karsen et elle se regardèrent, inquiets.

— Oui oui, pour y accéder suivez ce couloir jusqu'à l'escalier.

Ils la remercièrent puis suivirent le couloir jusqu'à la cheminée d'aération centrale. En se penchant par-dessus la rambarde pour essayer de repérer une cage d'escalier débouchant aux étages supérieurs, Nara sentit le souffle d'air frais en provenance des puits souterrains lui balayer la nuque et les cheveux.

— Vous cherchez quelque chose ? leur demanda un homme qui passait avec un bol d'épluchures.

— Oui, l'escalier ?

— Juste derrière ce recoin.

Ils montèrent les marches quatre à quatre pour atteindre la terrasse supérieure. Il ne leur fallut pas longtemps pour repérer Papy Kevin.

— Trop fraîche cette aubergine, on dirait qu'elle vomit ses entrailles !

Entouré d'un groupe d'enfants, il était assis sur une vieille souche prise dans le toit terrasse.

— Vous savez que cette aubergine, on n'aurait pas pu la vendre dans le temps ?

— Ha bon ?

— Pourquoi ?

— Elle était trop grosse ?

Satisfait de l'effet produit par son énigme, Papy Kevin se rengorgea avant de répondre :

— Pas du tout, le problème est qu'elle n'était pas belle, donc personne ne l'aurait achetée.

— Pourquoi, on utilisait les aubergines pour décorer à ton époque ?

— Euh non, c'était pour manger.

— Elles étaient pas bonnes dans l'estomac si elles étaient moches ?

— Non, non, pas du tout ! C'est qu'elles ne présentaient pas bien, et du coup on les jetait plutôt que de les vendre.

— Jetés ? Pour faire de l'énergie pour un hydro ?

— Non, jetés à la benne.

— Ha moi je sais ! On s'en servait comme fondations d'une termitière !

— Non, non, pas du tout, on les détruisait. C'était perdu.

Tous les enfants se regardèrent, ébahis :

— Waaah !

Quand il aperçut Nara et Karsen, Papy Kevin s'interrompit.

— Ha, vous voilà vous deux ! Je vais vous montrer comment ça marche. Ici, c'est le toit, il est en pente douce vers cette rigole centrale où l'eau est recueillie pour le potager. L'immeuble est entièrement autonome : énergie, eau, nourriture, recyclage... tout est là !

— Euh... oui, Papy Kevin... Mais nous ne sommes pas là pour ça. Nous venons vous ramener à votre logement après ces quelques jours d'acclimatation.

— Mon logement ? Peuh ! plutôt mourir que retourner dans ce taudis, vous pouvez le détruire ! Je veux rester ici, c'est trop tard !



# Les vies parallèles



*par*

*Irma Saavedra*

Je suis né en plein coeur de l'hiver, en plein coeur de la vallée. Je fais encore souvent la route qui mène à la ville, à travers les châteaux et les forêts némorales. Ce matin, j'ai rendez-vous. Je me suis levé de bonne heure, comme toujours, et en dépit de ce qui va m'arriver, je suis de bonne humeur. D'ailleurs, je suis aussi un bon vivant, un bon mangeur et un bon fils, comme le dit souvent ma mère. Je remonte le fleuve dans ma vieille Cherokee, ma « vieille carcasse ». Au pied d'une énième forteresse royale, je profite d'un feu qui vire au rouge pour jeter un regard furtif sur l'eau et sur l'île d'or, sur un parterre de fleur. Une abeille butine les derniers asters blancs de l'été. Un nuage blanc couvre l'horizon. Le feu passe au vert. Pas le temps de rêvasser. Ma jambe glisse sur la pédale ; je cale et je m'excuse auprès du conducteur qui s'impatiente bruyamment derrière moi. Ma main esquisse une drôle de signe, un geste maladroit, mal contrôlé. Tant pis. Pas le temps de faire mieux. J'appuie sur l'accélérateur et lève doucement le pied gauche. Ma jambe me lance ; des fourmis me mordent la plante des pieds. Tant pis. Pas le temps de soulager la douleur. Je me pince les lèvres. J'ai rendez-vous.

\*\*\*

Je suis née à la fin du printemps, dans une famille nombreuse au coeur d'une campagne française. Le début de ma vie se déroule paisiblement, dans un décor de carte postale. Ce matin, je suis un peu pressée. Ma mère m'a chargée de rapporter les provisions, et elle m'attend. Il est bientôt neuf heures. Je trace mon chemin, je coupe à travers champs et je survole la rivière. Comme chaque matin, je jette un coup d'oeil rapide sur l'eau qui dort encore, mais je ne m'attarde pas. Le bruit d'un klaxon me presse. Ah, les hommes et leurs voitures ! Une bruine blanchâtre commence à tomber. J'en ai plein le dos, plein les pattes. Je ne m'attarde pas. Et pourtant, je dois m'arrêter un instant. Une douleur descend lentement le long de mon dos et de mes membres. Mes muscles se serrent un instant ; je m'étonne de défaillir. Je me ressaisis. Je suis pressée.

\*\*\*

Quelques heures se sont écoulées depuis le lever du soleil. Il est bientôt onze heures et j'attends. Ce n'est pas la première fois que je viens ici, et même si les murs et les bruits me sont de plus en plus familiers, j'éprouve toujours quelque gêne lorsque je me retrouve à attendre dans ce long couloir qui semble n'avoir ni début ni fin, ni aucune issue de secours... Pour me sortir de cette vertigineuse observation, je jette un regard vide sur le sol recouvert d'un linoléum gris à pois roses. Ce matin, j'avais rendez-vous à dix heures et décidément l'attente ressemble beaucoup à l'ennui.

Il est 11h04 lorsqu'une jeune femme en rose m'accompagne jusqu'à mon box. Une chaise et un lavabo, deux mètres carrés et deux portes. Pourquoi diable une pièce si petite et deux portes ? À quoi cela peut-il... « Vous avez terminé ? » Voyez-vous, non. J'ai employé les deux secondes que vous m'avez octroyées à m'interroger sur la présence de ces deux portes dans une pièce si petite ; toutefois je comprends maintenant que ce stratagème vous était utile pour me surprendre. Bien sûr, quand la porte s'est rouverte et que la poignée s'est douloureusement enfoncée dans ma hanche, je me suis empressé de répondre à la question avec beaucoup d'esprit : « Non » ai-je alors prononcé d'un ton hésitant. La femme en rose laissa la porte entrouverte, et à cet instant je ne savais plus si je pouvais la fermer totalement ou si la pudeur n'était plus de rigueur dans ce genre d'établissement. Visiblement, ce qui était évident au fond de ma campagne ne l'était plus ici. Pressé par le temps, par cette femme en rose et par une vive douleur au creux de l'estomac, je rends d'un seul trait mon petit-déjeuner, du pain et du café dans le lavabo livide. Je m'assieds, je regarde mes mains tremblantes appuyées sur mes genoux et soudain je comprends. Un box, un lavabo et une chaise. L'autre porte s'ouvre.

\*\*\*

Je n'ai pas vu ma mère en rentrant, et sans doute je ne la verrai pas aujourd'hui. Je vais déposer dans les rayons, là où on me l'indique les provisions. Comme je ne suis pas la seule à avoir été chargée de cette besogne, j'attends au milieu des rayons. Je respire avec difficulté ; l'air de la campagne est lourd et s'infiltré douloureusement dans les poumons. Les particules blanches qui forment un nuage de pluie chaque matin et chaque soir ont déformé les visages; ils ont apporté dans leur cortège des yeux fatigués et des souffles courts. L'une de mes soeurs s'adresse à moi. Elle se déplace lentement, fait des gestes lents, et se tourne vers moi ; dans ses grands yeux ronds, je lis la douleur qui me brûle les entrailles. Elle ne se plaint pas et m'invite à lui confier mon fardeau. Je m'exécute. Une pointe douloureuse me pique l'abdomen : la douleur me plie en deux, je

jette au sol mes provisions en vomissant à nos pieds. Loin de s'offenser, ma soeur se penche tout naturellement pour tout débarrasser, tout faire disparaître. Mais avant qu'elle n'atteigne le reliquat de nourriture, une seconde vague de vomissements me prend aux tripes et au coeur. Un liquide blanchâtre s'échappe de mon corps malade. Je trébuche, je m'affale. Je vomis encore et gâte toutes les provisions que j'avais rapportées. La crise s'achève dans les tremblements et sous le regard inquiet de ma soeur.

\*\*\*

Je mourrai à la fin de l'automne, ou en plein coeur de l'hiver, au fond de la vallée. Je ne ferai plus la route qui mène à la ville. Je traverse encore une fois le fleuve, je survole peut-être pour la dernière fois l'île d'or ; je serai bientôt aussi morne et mort que ces vieux châteaux. Ce matin, j'avais rendez-vous, ai-je pensé au volant de ma vieille carcasse.

Après la blouse rose de l'infirmière, se sont succédées la blouse bleue du radiologue, la blouse blanche tâchée d'encre de l'interne et la blouse immaculée du médecin. Le dernier avait quelque chose d'important à me dire ; je l'ai su quand je l'ai vu, car, précisément, je ne l'avais jusqu'alors jamais rencontré. Notre relation ne reposait alors que sur de petits commentaires annotés au bas de mes résultats d'analyse. Des phrases énigmatiques à la suite de nombres que je ne comprenais pas. C'était donc cet homme, ce visage rassurant, ces yeux fatigués et blasés, dans lesquels je ne reconnaissais pas l'auteur des ratures de mes dossiers, cette voix désormais sourde et lointaine qui m'annonçait la *terrible nouvelle...* « *Ce cancer est un poison qui a pris racine dans votre estomac et vos poumons* ». Et ensuite, je ne l'ai plus entendu. J'aurais préféré entendre la voix rassurante de l'horloge parlante. Elle, au moins, aurait eu la décence de m'indiquer la date et l'heure de ma fin. Ce matin, j'avais encore la vie devant moi, mais ce matin, j'avais un rendez-vous.

\*\*\*

Il était trop tard pour demander de l'aide. À quoi bon ? Quelques heures de vertige et de vomissements suffirent à confirmer le verdict : un empoisonnement.

Je suis encore très jeune, et je lis dans le regard de mes aînées l'inquiétude. Je ne saurais dire si nous exprimions les mêmes tourments : j'avais peur de rencontrer la mort, elles avaient peur de partager mon sort. Quel était ce poison ? Comment notre paisible coin de verdure avait-il pu accueillir le venin qui coulait dans mes veines ? Pourquoi devais-je mourir avant l'heure ? Pourquoi l'ordre naturel des choses avait-il été rompu ?



Par qui ? Pourquoi ?

J'aurais pu m'appesantir encore sur mon sort, me plaindre, exprimer mille regrets canoniques, mais je voyais autour de moi le mal se répandre comme un cancer. Certes, je n'aurai pas le temps de vivre, mais je n'ai plus la force de pleurer. Mes yeux plongent, enivrés par les effets du poison, dans les yeux de mes congénères, dans ces yeux que je vois s'éteindre. Ce matin j'étais pressée de vivre *comme si j'étais en retard sur la vie*. Ce soir, je suis pressé par la mort. Ma vie, l'été touche à sa fin.

\*\*\*

J'étais un bon vivant, un bon mangeur et un bon fils. Demain, dans un mois, je ne serai plus bon à rien, et ensuite, je serai mort. Confus, le futur se dresse devant moi comme un mur et je me surprends à parler de moi au passé. Le temps s'écrase, les souvenirs et les espoirs se rejoignent pour une impossible communion. Tout est confus. Je suis confus, délirant, et j'enrage au volant de ma vieille carcasse. Était-ce donc cela ? La fin d'une existence ? Était-ce donc tout ? Un cancer, un mal silencieux comme les nouveaux stigmates pour expier en silence nos fautes ? Comment pourrais-je me résigner ? Comment aurais-je pu faire autrement ? Comment faire autrement ? Comment assumer le crime qui fait de moi l'assassin et la victime ? C'est moi qui ai choisi, jour après jour, le goût de mon poison. C'est moi qui ai versé dans mon verre et dans mes veines, repas après repas, les nectars mortels. Choisir entre saveur mentholée et verveine citronnée, c'est encore choisir entre Charybde et Scylla. Ma vie a empoisonné ma mort, et elle ne me laisse plus aucun choix...

\*\*\*

Notre homme se perd ainsi en pensées quelques secondes encore, jetant ses yeux brillants sur le parterre de fleur, au pied du feu, près du pont, au pied du château, où il avait observé une abeille occupée à butiner. Sa vie à lui serait-elle plus courte que la sienne ? Décidément, notre Homme se trouve bien malheureux. Notre abeille, elle, qui se meurt encore au milieu des cadavres de ses soeurs, au milieu des rayons de la ruche, ne se plaint pas. Elle est si petite, si fragile ; et si son monde vient de s'écrouler, si sa fratrie vient de s'éteindre, ce n'est qu'une bête après tout. Peut-être ne peut-elle pas mesurer l'ampleur de cet Empoisonnement ?

Enfermé dans sa carcasse, notre homme ignore notre abeille. Son monde aussi vient de s'écrouler, il est *bête* lui aussi ; peut-être ne peut-il pas mesurer l'ampleur de cet Empoisonnement...



# Le petit boniment



*par*  
*Jean-Thierry Tanakas*

\*

À la question : « en quoi souhaitez-vous être réincarné ? », le grand blond du deuxième avait répondu « en arbre ». Un classique, c'est ce que la plupart des gens choisissaient. Il avait réfléchi un instant, puis, il avait cliqué sur le bouton « valider », puis « confirmez que vous avez validé », et la demande était partie. Dans les secondes qui suivirent, il reçut dans sa boîte mail un message de bonne réception du « Ministère ».

Au fil des siècles, le Ministère avait porté différents noms. « Ministère de l'Environnement », « ministère de l'Écologie », « ministère de la Nature », voire sur la fin, « ministère de la Planète ». Mais depuis l'évènement mondial que les humains appelaient le « Petit Boniment », il s'appelait tout simplement « Le Ministère ». Tous les pays en avaient un, car le Petit Boniment avait rendu cette entité incontournable. Les ministères étaient gratuits et leurs services étaient déductibles des impôts. Les gouvernements n'avaient sur eux aucun pouvoir ; au grand jamais, ils n'osèrent y songer, cela eut été la révolution. Les Ministères n'étaient dirigés par aucun ministre, car il faut le dire, les ministères n'étaient que de simples sites internet.

Deux jours plus tard, le grand blond du deuxième avait reçu un message du Ministère l'informant que sa réincarnation en arbre était validée. Simple formalité, car toutes les demandes étaient systématiquement validées, cela faisait partie du folklore. Il lui restait maintenant à choisir : quel type d'arbre il voulait être et l'endroit où il voulait être planté ; le grand blond du deuxième prit le temps de la réflexion, car après tout, un arbre, ça vit longtemps.

Il n'avait pas connu lui-même le Petit Boniment, mais son grand-père lui contait souvent les histoires que lui contait son propre grand-père, qui lui, avait fait partie du comité qui célébra le millénaire du Petit Boniment. Parce que le Petit Boniment, c'était il y a longtemps. Le grand blond du deuxième se contentait de répondre aux interrogations de ces petits-enfants. Aussi, le jour où ils commencèrent à lui poser des questions de leur âge, voici, sa pipe à la main, le discours qu'il leur tint :

\*

— Voyez-vous mes enfants, le problème, à l'époque, c'était l'environnement. Nous, les humains, étions arrivés à un point, où non seulement nous étions très nombreux, mais en plus, nous façonnions des produits que la nature ne pouvait prendre en compte. Le plastique par exemple. Et la Terre se dégradait. Il y avait un mot, pour cela : pollution. Il y avait aussi le problème de la nourriture. Les gens mangeaient des produits fabriqués dans des usines, qui ne contenaient plus rien de naturel. Je sais, ça a l'air fou. Mais tout le monde s'en moquait, ils achetaient du plastique, ils mangeaient du chimique. Les espèces animales disparaissaient une à une. Cela n'inquiétait personne, à part quelques hurluberlus dont tout le monde se gaussait. Et je ne vous parle pas des plantes et des coraux. Les gens consommaient sans se poser aucune question. Mais un jour, tout ceci changea radicalement, grâce au Petit Boniment. Aujourd'hui, nous savons tous que le Petit Boniment était un vaste mensonge, mais il a tout de même sauvé la planète. Car après ça, les gens se sont intéressés à la planète. Il fallait juste leur mentir un peu, pour qu'ils se sentent concernés. Avec ce qu'on leur fit croire, ils n'eurent guère le choix. Les humains sont égoïstes, c'est une tendance immuable chez eux, alors, il fallait jouer avec ça. Il fallait jouer avec notre égoïsme. Mais, cela ne s'est pas fait facilement.

À cette époque, la masse humaine était abêtie par les forces télévisuelles. Ils croyaient tout ce que leur racontait leur petit écran. Vous n'avez pas idée de ce qu'on leur faisait avaler. C'était incroyable, ils croyaient tout et ne se rendaient compte de rien. Cela dura longtemps, très longtemps. Et les plus grands pollueurs en profitaient avidement, bien sûr. Et pas seulement les grands pollueurs d'ailleurs. Alors, un groupe de sages — car quand même, il y avait des sages — se réunit en secret pour commencer à élaborer une solution pour renverser l'ordre mondial. Je sais ce que vous allez me dire, ça fait un peu film de science-fiction, mais laissez-moi vous expliquer :

— Ce groupe de sages appliqua les mêmes méthodes pour sauver la planète, que le groupe de fous utilisait pour la détruire. Ils mentirent. Mais ils mentirent dans le bon sens. Un mensonge est un mensonge, me direz-vous, mais quand même, celui-ci n'était pas trop mal. Ils commencèrent à faire circuler des *fake-news* qui disaient qu'il avait été prouvé de manière scientifique que l'après-vie consistait en la réincarnation. Personne n'y crut. Mais la *fake-news* circula et s'amplifia. Pas en quelques jours, bien sûr, lorsque je vous dis « circula et s'amplifia », on parle en termes d'années. Elle commença à être relayée par les réseaux sociaux. Les sacro-saints et surpuissants réseaux sociaux !

D'abord par des anonymes. Puis, quelques stars s'amuserent à relayer l'information. Puis certaines d'entre elles la prirent au sérieux. Puis des stars de la télé, des stars du football, des stars d'Hollywood et j'en passe. Les stars ont des fans qui les écoutent aveuglément — si je puis dire — les scientifiques eux, plus personne ne les écoutait. Cela prit de nombreuses années, mes enfants, mais ça a marché. Des groupes se constituaient, parrainés, voire dirigés, par des stars. Évidemment, les scientifiques n'y croyaient pas. Ils avaient raison. Mais plus personne à cette époque n'écoutait les scientifiques. On écoutait les stars. Les scientifiques hurlaient à l'imposture. Personne ne les écoutait. Il restait le problème des religieux. Les gens écoutaient encore beaucoup les religieux. Les religieux aussi hurlaient à l'imposture. Ce ne fut pas facile. Mais deux générations avaient déjà passé et de plus en plus de gens croyaient à la réincarnation et désertaient églises, mosquées, temples et synagogues. Les religions tombaient en désuétude. À la troisième génération, les plus grandes d'entre elles n'eurent d'autre choix que de reconnaître la réincarnation pour faire revenir les fidèles. Vous ne voyez pas où je veux en venir ? Alors, écoutez :

— Persuadés qu'ils allaient se réincarner, les humains commencèrent alors à s'inquiéter pour la planète. Car ils comprirent qu'ils étaient destinés à y rester. Alors qu'avant, leurs destinées étaient d'en partir. Nous étions à la quatrième génération, la réincarnation était rentrée dans les mœurs aussi rapidement que l'avait été le paradis. Au paradis, on est plus sur Terre. En se réincarnant, on reste sur Terre. Alors, les humains se révoltèrent contre tout ce qui polluait avec à leurs côtés, religieux et gouvernants, opportunistes comme toujours. Ils se révoltèrent contre les déforestations. Contre les nourritures d'usine. Ils revinrent à une vie plus saine. Le plastique et autres dérivés du pétrole furent abandonnés. Certaines entreprises furent purement et simplement fermées. Le « crime contre la nature » fut institué.

Les humains dans leur égoïsme latent avaient entrepris de sauver la planète, non pas parce qu'ils prenaient conscience du mal qu'ils lui faisaient, mais parce qu'ils avaient pris conscience qu'ils y resteraient pour toujours. Mais les scientifiques ne lâchèrent pas l'affaire et prouvèrent au monde à leur manière — c'est-à-dire par A + B et en démontrant ce qu'il fallait démontrer — que tout cela n'était qu'une vaste mascarade. Trop tard. Nous étions déjà à la septième génération. Tout le monde comprit que tout cela n'était que mensonge et que la science avait raison. Les humains avaient sauvé la planète par leur propre égoïsme.

Personne n'a jamais su qui avait été ce groupe de sages, initiateur du Petit Boniment. Ni eux ni ceux qui leur ont succédé. Mais ces gens eurent l'intelligence d'utiliser la machine destructrice à l'avantage de la planète. Il fallait simplement y penser.

\*

À la question : « où voulez-vous être réincarné ? », le grand blond avait répondu : « dans une forêt fraîche du centre de la France, sur les bords de la Creuse, par exemple ». À la question « en quel arbre voulez-vous être réincarné ? », le grand blond avait répondu : « en chèvrefeuille ». Ainsi fut-il. Lorsque de nombreuses années plus tard, le grand blond du deuxième passa de vie à trépas, on le planta ainsi sous les regards émus de ses proches. Simple humain, puis simple arbre, sa racine s'enfonça et s'enfonça encore, traversant des couches de sédiments successives. Il se sentait sûrement bien, le grand blond. L'arbre qu'il était devenu était grand et odorant. Ses petits enfants souvent venaient s'y recueillir. Sa racine s'enfonçait encore et toujours dans l'humidité bienfaitrice de la terre fraîche et renouvelée. Un jour, il sentit comme une démangeaison et sa racine fut stoppée. Pas longtemps. Juste un peu de temps. Juste le temps de traverser un morceau de sac plastique archéologique. Mais il le transperça, le grand blond, le sac plastique. Il le transperça et à travers lui et les autres, la nature reprit son droit.



# Mary Celeste

*par*

*Adeline Trégouët*



Depuis une semaine, Jean tentait d'ignorer son angoisse. Alors que l'heure du départ approchait, il ne parvenait plus à la juguler. Aux alentours tout était paisible, sans aucun indice de danger, aussi ténu soit-il. Les petites têtes vertes des vignes surplombant sa maison étaient impeccablement alignées. De l'autre côté, les terres labourées et humides s'étendaient à perte de vue. Leurs propriétaires devaient patienter encore de longs mois pour les voir se couvrir de centaines de milliers de fleurs de tournesol. Quelques taches jaunes formées par des parcelles de colza rompaient la monotonie. Au loin, il apercevait les hautes herbes marécageuses jouxtant les talus broussailleux du domaine de Camille. Il appréciait la délicate intégrité de cette femme et n'approuvait guère le sobriquet dont elle avait été affublée : "la bobo". Pourquoi vouloir toujours s'en prendre à ceux qui ne font pas comme les autres ? Jean se mordit les lèvres. Il aurait pu profiter de cette lumineuse journée de fin de printemps pour rendre visite à Camille et fortifier son moral en berne. Mais non, il était bêtement resté chez lui, rongé par l'appréhension d'une catastrophe imminente.

Le ciel avait pris une teinte orange pâle. Trêve de rumination, il fallait se hâter. Comme l'an dernier, bientôt, il ferait la tournée des membres de la Coopérative et chargerait plusieurs centaines de caisses dans le camion loué pour l'occasion. L'idée même de recommencer ce voyage nocturne lui soulevait le cœur. Il savait que, sauf miracle, cela entraînerait la perte de la moitié du cheptel, voire davantage. Mais les huit apiculteurs de la Coopérative étaient certains qu'il n'y avait pas d'autre choix. S'ils ne partaient pas, leurs abeilles risquaient de périr avant même d'avoir réussi à fabriquer la moindre gorgée de miel !

Le crépuscule tombait. Avec précaution, il enveloppa ses 50 ruches dans de vieux draps de laine puis les entassa au fond du fourgon. Les colonies étaient étrangement silencieuses, comme si, pressentant leur éreintant exil, les occupantes avaient décidé de

ménager leurs forces. Il démarra et entama sa triste tournée. Il ne restait plus qu'à prendre Frédo. En chemin, il décida de s'arrêter chez Camille.

- Désolé, je n'ai pas beaucoup de temps, lui murmura-t-il alors qu'elle ouvrait sa porte. J'ai pris les ruches de tout le monde sauf la tienne, bien sûr, et celles de Frédo qui m'attend. Si tout va bien, nous arriverons aux vergers demain matin. Sache que la Coopérative déplore que tu fasses bande à part.
- Dieu sait où ce petit *business* vous mènera. Aux États-Unis, des millions d'abeilles sont élevées et transbahutées pour polliniser des amandiers au beau milieu du désert de Californie. C'est aberrant !
- Arrête, cela n'a rien de comparable ! Nous avons besoin de faire un peu d'argent. Nos abeilles ne trouvent plus rien dans les vignes désherbées au glyphosate. Le colza ne suffit pas et les tournesols ne fleuriront qu'à la fin de l'été. Tu pourrais quand même accepter de recueillir les 4 ou 5 colonies trop affaiblies pour partir. Tout le monde n'a pas la chance d'avoir des terres aussi mellifères que les tiennes.
- Impossible, Jean. Mon unique ruche est déjà presque de trop ici. En prendre ne serait-ce qu'une supplémentaire mettrait en danger toutes les abeilles sauvages. Sais-tu que les osmies ont déjà fini de bâtir leur nid ?

Jean n'avait qu'une très vague connaissance des mœurs des abeilles non domestiques. À quoi servaient-elles d'ailleurs ? Il prit congé et se remit en route vers la ferme de Frédo.

C'était la dernière halte. Ensuite, les deux amis rouleraient toute la nuit vers les vergers du sud-ouest en manque de pollinisateurs. Il coupa le moteur et alla à la rencontre de Frédo, assis sur son perron, hagard. L'enfumeur posé à ses pieds distillait encore son parfum caractéristique de foin brûlé.

- Tout est prêt ? Qu'y a-t-il ?, lança Jean, d'une voix serrée par l'inquiétude.
- Elles ont disparu. Il n'y a presque plus d'abeilles dans mes ruches, lui répondit Frédo. Viens voir, c'est incroyable !

Toutes les toitures des ruches étaient à terre, preuve que Frédo en avait scruté l'intérieur l'une après l'autre. Jean enfila ses gants et retira avec précaution les hausses garnies d'alvéoles. Chaque caisse n'abritait plus qu'une reine entourée d'une maigre grappe de fidèles ouvrières.



Il se précipita dans le camion pour contrôler le convoi. Mais là aussi, les colonies étaient dépeuplées. D'évidence, le voyage à peine commencé était avorté et il fallait prévenir les autres. Chacun pleura la disparition de son cheptel et du butin associé. Rentré chez lui, Jean parvint à peine à trouver le sommeil. Questionnements et doutes s'entrechoquaient dans son crâne.

Où pouvaient-elles bien être parties ? Avaient-elles succombé à de multiples agressions sournoises ?

Malgré les campagnes en faveur des abeilles, malgré la sympathie du public à leur cause, les choses ne s'amélioraient pas. Depuis plusieurs décennies, les apiculteurs avaient vu, impuissants, leurs vaillantes butineuses s'épuiser à traquer nectar et pollen dans des territoires de plus en plus moroses. Les prairies mellifères réduisaient comme peau de chagrin. Tandis que la plupart des agriculteurs se débattaient pour gagner sa croûte, des multinationales en profitaient pour étendre leur empire. Une multitude de pesticides et de produits phytosanitaires en tous genres avaient été mis le marché. Ce qui n'empêchait pas ravageurs et fléaux d'être toujours plus nombreux.

Même avec des plantes (comme le tournesol), réputées pour leur rusticité, semenciers et industries chimiques n'avaient pas leur pareil pour convaincre de recourir à leurs services. En 2015, les grosses fleurs noir et or des champs voisins avaient été dévorées par des corbeaux particulièrement redoutables. Des "experts" avaient alors persuadé les agriculteurs d'éliminer chimiquement les pieds de tournesol survivants. Ces derniers avaient ensuite été remplacés par une variété modifiée pour résister aux herbicides et dont la floraison plus tardive permettait d'échapper au pillage des oiseaux. Personne ne s'était soucié des conséquences de ce stratagème sur les abeilles.

Mais avaient-ils eux aussi, les apiculteurs, une responsabilité dans la vulnérabilité de leurs protégées ? Depuis qu'*Apis mellifera* avait été domestiquée, ils n'avaient eu de cesse d'accroître la production de miel. Ils avaient rusé en introduisant des reines étrangères pour augmenter les cadences. Ils avaient éliminé les groupes agressifs pour étouffer les essaimages intempestifs. Ils avaient créé des abeilles plus "douces". Ils avaient ponctionné toujours plus le miel des abeilles, troquant leur stock par du sirop de saccharose. Le monde avait-il perdu la tête ? Les abeilles n'étaient pas les seules à plaindre. L'expansion débridée des humains empiétait aussi bien sur l'espace vital de l'ours blanc que sur celui de nos lapins de garenne. Outre ces animaux totems, des milliers d'espèces, pour la plupart ignorées du public, étaient menacées d'extinction. On

retrouvait jusque dans les océans des traces de pollution humaine : micro-plastiques, perturbateurs endocriniens persistants, déchets en tout genre...

Quelques jours plus tard, il décida de se rendre chez Camille. Peut-être aurait-elle une explication précise à l'évaporation de leurs abeilles, elle, la grande spécialiste des hyménoptères.

Lorsqu'il pénétra dans le jardin, il passa devant des moutons à museau noir qui broutaient sous les arbres fruitiers. Puis, il fut saisi par la beauté indicible de la nature. Des nuées d'abeilles bourdonnaient d'excitation autour des pulmonaires rose-bleu et des coquelicots rouge vif. Il s'approcha et remarqua que leur anatomie différait de celles qu'il avait l'habitude de côtoyer.

- Celles-ci sont des osmies cornues, lui souffla Camille, qu'il n'avait pas entendu arriver. J'adore leur fourrure rousse et leurs petites cornes noires. Et regarde, celle-là, on la surnomme l'abeille à culotte en raison de ses pattes arrière bouffantes. Ce sont de véritables brosses à pollen. Ici, il y a au moins une centaine d'espèces d'abeilles. Toutes ces pollinisations croisées, à des périodes différentes, cela produit des fruits divins !

Jean lui raconta pourquoi la Coopérative avait dû renoncer à la location de ses ruches. À la fin de son récit, il se surprit à plaisanter.

- Oui, nos petites chéries se sont fait la belle ! Elles en avaient sans doute marre de trimer comme des folles...

Camille lui apprit que dans nombre de pays occidentalisés, on assistait à des disparitions similaires. L'énigme était totale. Chez les Anglo-saxons, le phénomène avait été baptisé "syndrome Mary Celeste", du nom de ce navire britannique de la fin du XIX siècle, retrouvé intact mais vidé de son équipage.

*Les abeilles noires avaient très vite pris le pas sur leurs concurrentes grâce à leur capacité à butiner n'importe quel type de fleur et à leur organisation hors-pair. Une seule reine, à la fécondité phénoménale, dictait sa loi à une cohorte d'ouvrières spécialisées. Seule l'Apis mellifera avait compris l'intérêt d'accepter l'homme, qui les aidait à bâtir leur nid et les protégeait du froid, des maladies, des parasites et même des destructions violentes. Si les fleurs se raréfiaient, l'homme avait le pouvoir de les transporter sur des terres plus accueillantes. Elles se ruaient sur tout le pollen disponible, au détriment de*

*leurs cousines arriérées, dont la productivité était ridicule ! Dans la colonie, il n'y avait pas de place pour les fainéants ou les rebelles. Mais cet ordre implacable avait pris fin. L'homme avait rompu le pacte. Les fleurs de ses champs étaient devenues rares ou mortelles. Partout dans le monde, l'appel avait été lancé de se cacher dans des lieux abandonnés par lui, vierges de tout poison.*

*Conception : Ministère de la Transition écologique et solidaire*

*Crédits : graphisme et photographie : Yacine Aït Kaci*

*[www.ecologique-solidaire.gouv.fr/evaluation-francaise-des-ecosystemes-et-des-services-ecosystemiques](http://www.ecologique-solidaire.gouv.fr/evaluation-francaise-des-ecosystemes-et-des-services-ecosystemiques)*

